[redacted]

Piron, Alexis

La métromanie.

LA MÉTROMANIE, OU LE POËTE,

COMÉDIE

EN VERS ET EN CINQ ACTES.

Par M. PIRON

Représentée pour la premiere fois sur le Théâtre Français le 10 Janvier 1738.



À PARIS,

Chez LE BRETON, Quai des Augustins, au coin de la ruë Gît-le-Cœur, à la Fortune.

M. DCC. LXIX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

A C T E U R S.

DAMIS, Poëte.

M. BALIVEAU, Oncle de Damis.

LUCILE.

M. FRANCALEU, Pere de Lucile.

DORANTE, Amant de Lucile.

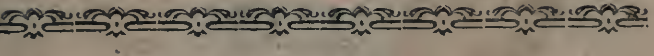
LISETTE.

MONDOR, Valet de Damis.

La Scene est chez M. Francaleu, dans les Jardins d'une Maison de Campagne, aux environs de Paris.



LA MÉTROMANIE, OU LE POËTE. COMEDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MONDOR, LISETTE.

MONDOR.

CETTE maiſon des champs me paroît un bon gîte.
Je voudrois bien ne pas en décamper ſi vîte :
Sur-tout m'y retrouvant avéc tes yeux fripons,
Auprès de qui, pour moi, tous les gîtes ſont bons.
Mais de mon Maître ici n'ayant point de nouvelles,
Il faut que je revole à Paris.

LISETTE.

Tu l'appelles !

MONDOR.

Damis : le connois-tu ?

LISETTE.

Non.

MONDOR.

Adieu donc.

LISETTE.

Adieu.

MONDOR.

On m'a pourtant bien dit : chez Monſieur Francaleu.

LISETTE.

C'eſt-là

MONDOR.

Ne joue-t'on pas chez vous la Comédie ?

LISETTE.

Témoin ce rôle encor qu'il faut que j'étudie.

MONDOR.

Le Patron n'a-t'il pas une fille unique ?

LISETTE.

Oui.

MONDOR.

Et qui ſort du Couvent depuis peu ?

LISETTE.

D'aujourd'hui.

MONDOR.

Vivement recherchée ?

LISETTE.

Et très-digne de l'être.

MONDOR.

Et vous avez grand monde ?

LISETTE.

A ne pas nous connoître.

MONDOR.

Illumination, bal, concert ?

LISETTE.

C'eſt cela.

MONDOR.

Fête & chere ſplendide ?

LISETTE.

Il eſt vrai.

MONDOR.

M'y voilà.

Damis doit être ici, chaque mot me le prouve :
Quand le diable y ſeroit, il faut que je l'y trouve.

LISETTE.

Sa mine, ſes habits, ſon état, ſa façon ?

MONDOR.

Oh ! c'eſt ce qui n'eſt pas facile à peindre : Non.
Car ſelon la penſée, où ſon eſprit ſe plonge,
Sa face, à chaque inſtant, s'élargit ou s'allonge.
Il ſe néglige trop, ou ſe pare à l'excès :
D'état, il n'en a point, ni n'en aura jamais.
C'eſt un Homme iſolé qui vit en volontaire ;
Qui n'eſt Bourgeois, Abbé, Robin, ni Militaire :
Qui va, vient, veille, ſuë, & ſe tourmentant bien,
Travaille nuit & jour, & jamais ne fait rien.
Du reſte, raſſemblant dans ſa ſeule Perſonne,

Tous les Originaux qu'au Théâtre on nous donne,
Misantrope, Etourdi, Complaisant, Glorieux,
Distrait — ce dernier-ci le désigne le mieux :
Tenez, s'il est ici, je gage mes oreilles,
Qu'il est dans quelque allée à bailler aux corneilles,
S'approchant pas à pas, d'un Ha-ha qui l'attend ;
Et qu'il n'apercevra qu'en s'y précipitant.

LISETTE.

Mais — mais je m'oriente au portrait que vous faites.
N'est-ce pas de ces Gens que l'on nomme Poëtes ?

MONDOR.

Oui.

LISETTE.

Nous en avons un.

MONDOR.

C'est lui.

LISETTE.

Peut-être bien.

MONDOR.

Qui donc ?

LISETTE.

Le Personnage en tout ressemble au tien :
Sinon que ce n'est pas Damis que l'on le nomme.

MONDOR.

Contente-moi, n'importe ; & montre-moi cet homme.

LISETTE.

Cherche ! Il est à rêver là-bas, dans ces bosquets.
Mais vas-y seul : on vient ; & je crains les caquets.

SCENE II.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE.

Dorante, ici ! Dorante !

DORANTE.

Ah Lisette ! ah ma belle !
Que je t'embrasse ! hé bien ! dis-moi donc la nouvelle ;
Félicite-moi donc ! Quel plaisir ! l'heureux jour !
Que ce jour a tardé long-tems à mon amour !
De la chose, avant moi, tu dois être avertie :
Que ne me dis-tu donc que Lucile est sortie !
Que je vais.— Que je puis.— Conçois-tu ? Baise-moi.

LISETTE.

Mais vous n'êtes pas sage, en vérité.

DORANTE.

Pourquoi?

LISETTE.

Si Monſieur vous trouvoit? Songez donc où vous êtes:
Y penſez-vous d'oſer venir, comme vous faites,
Chez un homme avec qui votre Pere en procès.——

DORANTE.

Bon! m'a-t'il jamais vû ni de loin ni de près?
Je vois le Parc ouvert : j'entre.

LISETTE.

Vous le dirai-je?
Euſſiez vous cent fois plus d'audace & de manége,
Lucile même à nous daignât elle s'unir,
Je ne ſçais trop comment vous pourrez l'obtenir.

DORANTE.

Oh je le ſçai bien, moi! Mon pere m'idolâtre:
Il n'a que moi d'enfans : je ſuis opiniâtre:
Je le veux. Qu'il le veuille. Autrement, (j'ai des mœurs.
Je ne lui manque point; mais je fais pis. Je meurs.

LISETTE.

Mais ſi le grand procès qu'il a.——

DORANTE.

Qu'il y renonce;
Le pere de Lucile a gagné. Je prononce.

LISETTE.

Mais ſi votre pere oſe en appeller?

DORANTE.

Jamais.

LISETTE.

Mais ſi.——

DORANTE.

Finis, de grace: & laiſſe-là tes Mais.

LISETTE.

Croyez-vous donc, Monſieur, vous ſeul, avoir un pere?
Le notre y voudra-t'il conſentir?

DORANTE.

Je l'eſpere.

LISETTE.

Moi je l'eſpere peu.

DORANTE.

Sois en paix là-deſſus.

LISETTE.

Le Vieillard eſt entier.

DORANTE.

Le Jeune homme encor plus.

LISETTE.

Lucile eſt un parti.——

DORANTE.

Je ſuis bon pour Lucile.

LISETTE.

Elle a cent mille écus.

DORANTE.

J'en aurai deux cens mille.

LISETTE.

Mais vous aimera-t'elle ?

DORANTE.

Ah laiſſe là ta peur !
Quand je t'en vois douter, tu me perces le cœur.

LISETTE.

Je vous l'ai dit cent fois ; c'eſt une Nonchalante,
Qui s'abandonne au cours d'une vie indolente,
De l'amour d'elle-même épriſe uniquement ;
Incapable en cela d'aucun attachement,
Une Idole du Nord, une froide Femelle,
Qui voudroit qu'on parlât, que l'on pensât pour elle ;
Et ſans agir, ſentir, craindre, ni déſirer,
N'avoir que l'embarras d'être & de reſpirer.
Et vous voulez qu'elle aime ! Elle avoit une intrigue !
Y penſez-vous, Monſieur ! Fy donc ! cela fatigue.
Voyez, depuis un mois que le cœur vous en dit,
Si votre amoûr vous laiſſe un moment de répit.
Et c'eſt ma foi bien pis chez nous que chez les hommes.

DORANTE.

Enfin depuis un mois, ſçachons où nous en ſommes.

LISETTE.

Elle aime éperdument ces vers paſſionnez,
Que votre ami compoſe, & que vous nous donnez ;
Et je guette l'inſtant d'oſer dire à la Belle,
Que ces vers ſont de vous, & qu'ils ſont faits pour elle.

DORANTE.

Qu'ils ſont de moi ! Mais c'eſt mentir effrontément.

LISETTE.

Hé bien, je mentirai : mais j'aurai l'agrément
D'intéreſſer pour vous l'indifférence même.

DORANTE.

Lucile en eſt encor à ſçavoir que je l'aime !
Que ne profitons-nous de la commodité
De ces vers amoureux dont ſon goût eſt flatté ?
Un trait pouvoit m'y faire aiſément reconnoître :
Et, mieux que tu ne crois, m'eût réuſſi peut-être.

LISETTE.

Hé non, vous dis-je, non ! vous auriez tout gâté,
L'indifférence incline à la Sévérité.
Il a fallu d'abord préparer toutes choſes ;

De l'Empire amoureux lui déplier les roſes ;
L'induire à ſe vouloir baiſſer pour en cueillir.
D'aiſe, en liſant vos vers, je la vois treſſaillir ;
Sur-tout quand un amour qui n'eſt plus guére en vogue ;
Y brille ſous le titre ou d'Idile ou d'Eglogue.
Elle n'a plus l'eſprit maintenant occupé,
Que des bords du Lignon, des vallons de Tempé,
De Bergers figurans quelques danſes légeres,
Où, tout le jour, aſſis aux pieds de leurs Bergéres ;
Et couronnés de fleurs, au ſon du chalumeau,
Le ſoir, à pas comptés, regagnant le hameau.
La voyant s'émouvoir à ces fades eſquices,
Et de ces viſions ſavourer les délices,
J'ai crû devoir mener tout doucement ſon cœur ;
De l'amour de l'ouvrage à l'amour de l'auteur.

DORANTE.

C'eſt une Eglogue auſſi qu'on lui prépare encore ;
Damis ſe leve exprès, chez vous, avant l'aurore.

LISETTE.

Damis !

DORANTE.

L'Auteur des riens dont on fait tant de cas.
Et ſa rencontre ici, tout franc, ne me plaît pas.

LISETTE.

Celui que nous nommons Monſieur de l'Empirée ?

DORANTE.

Oui ; ſon talent, chez nous, lui donne auſſi l'entrée ;
Mon pere en eſt épris juſqu'à l'aimer, je croi,
Un peu plus que ma mere, & preſque autant que moi.

LISETTE.

Laiſſons là ſon Eglogue.

DORANTE.

Ah ſoit : je l'en diſpenſe.
Sur un pareil emprunt, tu ſçais comme je penſe.

LISETTE.

Monſieur de Francaleu ne vous connoît pas.

DORANTE.

Non.

LISETTE.

Faites-vous préſenter à lui ſous un faux nom.
Ici, l'amour des vers eſt un tic de famille :
Le pere, qui les aime encor plus que la fille,
Regarde votre ami comme un homme divin ;
Et vous plairez d'abord, préſenté de ſa main.

DORANTE.

Il faut lui déguiſer la raiſon qui m'attire.

LISETTE.

La fureur du Théâtre en eſt une à lui dire.
Déſirez de jouer avec nous. Juſtement,
Quelques Acteurs nous font faux-bond, en ce moment.—

DORANTE.

Ouida, je les remplace & je m'offre à tout faire.

LISETTE.

A la Piéce du jour rendez-vous néceſſaire,
Il s'agit de cela maitenant : Après quoi.——

DORANTE.

Voici notre Poëte. Adieu. Retire-toi.

SCENE III.

DORANTE, DAMIS.

DORANTE.

TOUT à l'heure, mon cher, il faut prendre la peine.—

DAMIS, *ſans l'écouter.*

Non ! Jamais ſi beau feu ne m'échauffa la veine,
J'ai fabriqué, pour vous, bien des vers juſqu'ici ;
Mais je donne ma voix & la palme à ceux-ci.

DORANTE.

Il s'agit.——

DAMIS, *interrompant continuellement Dorante.*

De vous faire une Eglogue ; elle eſt faite.

DORANTE.

Eh n'allons pas ſi vîte !

DAMIS.

Oh ! mais faite & parfaite.

DORANTE.

Je le crois.

DAMIS.

Au bon coin ceci ſera frappé.

DORANTE.

D'accord.

DAMIS.

Et je le donne en quatre au plus huppé.

DORANTE.

Laiſſons : Je vous demande.——

DAMIS.

Oui. Du noble & du tendre.

DORANTE *perdant patience.*

Non ! du tranquille.

DAMIS.

Auſſi vous en allez entendre.

DORANTE.

Hé, j'en jugerois mal!

DAMIS.

Vous m'impatientez.

DORANTE.

Je ſuis ſourd.

DAMIS.

Je crîrai.

DORANTE.

Vainement.

DAMIS.

Ecoutez.

DORANTE.

Quelle rage!

DAMIS.

DAPHNIS & L'ECHO; Dialogue.

DAPHNIS.

DORANTE *à part.*

Au diable ſoient l'Echo, l'Homme & l'Eglogue!

DAMIS *récite d'un ton compoſé.*

Echo, que je retrouve en ce boccage épais.——

DORANTE, *d'une voix éclatante.*

Paix! dit l'Echo: Paix, dis-je! une bonne fois, Paix!
Sinon.——

DAMIS.

Comment, Monſieur? Quand pour vous je compoſe...

DORANTE.

Mais quand de vous, Monſieur, on demande autre choſe?

DAMIS *reprenant ſa volubilité.*

Ode? Epître? Cantate?

DORANTE.

Ahi!

DAMIS.

Elegie?

DORANTE.

Hé bien?

DAMIS.

Portrait? Sonnet? Bouquet? Triolet? Ballet?

DORANTE.

Rien?
Mon amour ſe retranche au langage ordinaire;
Et déſormais du votre il n'aura plus affaire.

DAMIS.

C'eſt autre choſe: alors ces vers ſeront pour moi.

DORANTE.

Non que je ne reſſente ainſi que je le doi,
La bonté que ce jour encor vous avez euë;
J'ai regret à la peine.

DAMIS.

Elle n'eſt pas perduë.
Mes vers, ſans aller ſoin, ſçauront où ſe placer?
Et l'on a, pour ſon compte, à qui les adreſſer.

DORANTE *avec émotion.*

Ah vous aimez?

DAMIS.

Qui donc aimeroit, je vous prie?
Leur ſenſibilité fait tout notre génie.
Le cœur d'un vrai Poëte eſt promt à s'allumer;
Et l'on ne l'eſt qu'autant que l'on ſçait bien aimer.

DORANTE *à part.*

Je le crois mon Rival. (*haut.*) Quelle eſt votre Bergere?

DAMIS.

De la votre, pour moi, le nom fut un miſtére,
Que le nom de la mienne en puiſſe être un pour vous.

DORANTE.

Et votre ſort, Monſieur, ſans doute.——

DAMIS.

Eſt des plus doux.

DORANTE.

Une plume ſi tendre a dequoi plaire aux Belles.

DAMIS.

Ce jour vous en dira peut-être des nouvelles.

DORANTE.

Ce jour!——

DAMIS.

Eſt un grand jour.

DORANTE.

(*bas.*) Ah c'eſt Lucile! (*haut*) Oh çà!
Si vous ne la nommez, du moins dépeignez-la.

DAMIS.

Je le voudrois.

DORANTE.

A qui tient-il? (*à part.*) ſon froid me tuë.

DAMIS.

Je ne le puis.

DORANTE.

D'où vient?

DAMIS.

Je ne l'ai jamais vûë.

DORANTE.

(*bas.*) C'eſt elle. (*haut*) Expliquez-vous.

DAMIS.

Mes termes ſont fort clairs.

DORANTE.

D'où naîtroient donc vos feux ?

DAMIS.

De ſon goût pour les vers.

DORANTE.

(*bas*) De ſon goût pour les vers ! Mon infortune eſt ſûre :
Mais n'importe : feignons, & pouſſons l'avanture.

DAMIS.

Qu'eſt-ce donc ? qu'avez-vous ? d'où vient cet *à parté* ?

DORANTE.

De mon premier objet c'eſt trop m'être écarté.
Revenons au plaiſir que de vous j'oſe attendre.

DAMIS.

Parlez ; me voilà prêt ; que faut-il entreprendre ?

DORANTE.

Donnez-moi pour Acteur à Monſieur Francaleu ;
Je me ſens du talent, & je voudrois un peu ;
En m'eſſayant chez lui, voir ce que je ſçais faire.

DAMIS.

Venez.

DORANTE.

Mon nom pourroit me nuire.

DAMIS.

Il faut le taire.
Vous êtes mon ami, ce titre ſuffira.
Ecoutez ſeulement les vers qu'il vous lira.
C'eſt un fort galant homme, excellent caractère ;
Bon ami, bon Mari, bon Citoyen, bon Pere ;
Mais à l'Humanité, ſi parfait que l'on fut,
Toujours par quelque foible on paya le tribut.
Le ſien eſt de vouloir rimer malgré Minerve ;
De s'être, en cheveux gris, aviſé de ſa verve :
Si l'on peut nommer verve une démangeaiſon
Qui fait honte à la rime autant qu'à la raiſon.
Et malheureuſement ce qui vicie abonde ;
Du torrent de ſes vers ſans ceſſe il nous inonde :
Le premier, il en raille, & ſouvent s'avillit ;
Grimace ! l'Auteur perce ; il les lit, les relit ;
Prétend qu'ils faſſent rire ; & pour peu qu'on en rie,
Le poignard ſur la gorge, en fait prendre copie,
Rentre en fougue, s'acharne impitoyablement,
Et charmé du flateur, le paye en l'aſſommant.

DORANTE.

Oh je ſuis patient ! je veux laſſer votre homme ;
Et que de l'encenſoir ce ſoit moi qui l'aſſomme.

DAMIS.

Pour moi je meurs, je tombe, écraſé ſous le faix.

DORANTE.

Qui vous retient chez lui ?

DAMIS.

Des raiſons que je tais ;
Et je m'y plairois fort ſans ſa Muſe funeſte,
Dont le poiſon maudit nous glace & nous empeſte.
Heureux quand mon eſprit vole à la région,
S'il n'y porte pas l'air de la contagion !
Le voici. Tout le corps me friſſonne à l'approche
Du griſonnage affreux qu'il a toujours en poche.

SCENE IV.

M. FRANCALEU, DORANTE, DAMIS.

M. FRANCALEU.

PESTE ſoit de ces coups où l'on ne s'attend pas !
Voilà ma Piéce au diable & mon Théâtre à bas.

DAMIS.

Comment donc ?

M. FRANCALEU.

Trois Acteurs : l'Amant, l'Oncle, le Pere,
Manquant à point nommé, font cette belle affaire.
L'un a la fiévre, l'autre un rhume, & l'autre eſt mort.
C'eſt bien prendre ſon tems.

DAMIS.

Vraiment ils ont grand tort.

M. FRANCALEU.

Je croyois célébrer le retour de ma fille ;
A grands frais je convoque Amis, Parens, Famille ;
J'aſſemble un Auditoire & nombreux & galant ;
Et nous fermons. Le trait n'eſt-il pas régalant ?

DAMIS *froidement.*

Certe les trois ſujets étoient bons ; c'eſt dommage.

M. FRANCALEU.

Quelle ſérénité ! ſçavez-vous, quand j'enrage,
Que j'enrage encor plus, ſi l'on n'enrage auſſi ?

DAMIS.

C'eſt que je vois, Monſieur, bon remede à ceci.
Le rôle des Vieillards n'eſt pas de longue haleine ;
Les deux premiers venus le rempliront ſans peine.

M. FRANCALEU.

Mais l'Amant ?

DAMIS *présentant Dorante.*

Mon Ami s'en acquitte à ravir.

DORANTE *à M. Francaleu.*

Monsieur, vous me voyez tout prêt à vous servir.

M. FRANCALEU *à Damis.*

Vraiment d'un amoureux il a bien l'encolure.

DAMIS.

Et le jeu, croyez-moi, meilleur que la figure.

M. FRANCALEU.

Mais il s'agit ici d'un Amant maltraité,
Et peut-être, Monsieur ne l'a jamais été ;
Or il faut, quelque loin qu'un talent puisse atteindre,
Eprouver pour sentir, & sentir pour bien feindre.

DAMIS *avec un rire malin.*

Aussi n'ira-t'il pas se chercher en autrui.
Le rôle qu'il accepte est modelé sur lui.
Le pauvre garçon meurt, mais pour une inhumaine,
Sans oser déclarer son amoureuse peine ;
De façon qu'il en est encore à s'aviser,
Quand peut-être quelqu'autre est tout prêt d'épouser.

DORANTE *outré.*

Ma situation sans doute est peu commune ;
Et je sens en effet toute mon infortune.

M. FRANCALEU.

Bon, tant mieux ! vous voilà selon notre desir.
Venez & croyez-moi, vous aurez du plaisir.

Il sort avec Dorante.

DAMIS *seul.*

J'ai beau le voir parti : je ne m'en crois pas quitte ;
Mais grace à l'embarras qui l'occupe & l'agite,
Sain & sauf, une fois, j'échape à mon bourreau.

M. FRANCALEU *revenant vers Damis comme pour lui confier un secret bien important.*

Attendez-vous à voir quelque chose de beau.
J'acheve de brocher une Piéce en six Actes.
La rime & la raison n'y sont pas trop éxactes ;
Mais j'en aprête mieux à rire à mes dépens. *Il s'en retourne.*

SCENE V.

DAMIS.

Et je n'armerois pas contre ce guet à pens ?
Ce devroit être fait. Qu'il reste à sa Campagne,

Ou me vienne chercher au fond de la Bretagne.
L'Amour m'y tend les bras. Mon cœur m'a dévancé.
C'eſt un nœud que de loin l'eſprit a commencé.
Il eſt tems que la vûë & l'acheve & le ſerre.
Partons.

SCENE VI.

DAMIS, MONDOR.

MONDOR *rendant une Lettre à Damis.*

AH grace au ciel ! enfin je vous déterre !
Je vous cherche, Monſieur, depuis huit jours entiers;
Et de Paris cent fois j'ai fait tous les Quartiers.
J'ai craint, au bord de l'eau, vos viſions cornuës,
Que cherchant quelque rime, & liſant dans les nuës,
Pégaſe imprudemment, la bride ſur le cou,
N'eût voituré la Muſe aux filets de Saint-Clou.

DAMIS *à part, en reſerrant la Lettre qu'il a lûë.*

Oh oh! bon gré, malgré, voici qui me retarde.

MONDOR.

Ecoutez donc! Monſieur; ma foi prenez-y garde.
Un beau jour.——

DAMIS.

Un beau jour, ne te tairas-tu point?

MONDOR.

A votre aiſe. Après tout, liberté ſur ce point.
Enfin quelqu'un m'a dit qu'ici vous pouviez être.
Mais perſonne, Monſieur, ne veut vous y connoître;
Et dans ce vaſte enclos, que j'ai tout parcouru,
Je vous manquois encor ſi vous n'euſſiez paru.

DAMIS.

De mes Admirateurs tout cet Enclos fourmille:
Mais tu m'as demandé par mon nom de famille?

MONDOR.

Sans doute; comment donc aurois-je interrogé?

DAMIS.

Je n'ai plus ce nom-là.

MONDOR.

Vous en avez changé?

DAMIS.

Oui, j'ai, depuis huit jours, imité mes Confreres.
Sous leur nom véritable ils ne s'illuſtrent guéres;
Et, parmi ces Meſſieurs, c'eſt l'uſage commun,

De prendre un nom de Terre, ou de s'en forger un.

MONDOR.

Votre nom maintenant c'eſt donc;

DAMIS.

De l'Empirée.
Et j'en oſerois bien garantir la durée.

MONDOR.

De l'Empirée? ouida! N'ayant, ſous l'Horizon,
Ni feu, ni lieu qui puiſſe allonger votre nom;
Et ne poſſédant rien ſous la Voûte céleſte,
Le nom de l'Enveloppe eſt tout ce qui vous reſte.
Voilà donc votre eſprit devenu grand Terrien.
L'eſpace eſt vaſte: auſſi s'y promene-t'il bien.
Mais quand il va là-haut, lui ſeul à ſa Campagne.
Que le corps, ici bas, ſouffre qu'on l'accompagne.

DAMIS.

Et crois-tu donc qu'un Homme à talens, tel que moi,
Puiſſe régler ſa marche & diſpoſer de ſoi?
Les gens de mon eſpéce ont le deſtin des Belles.
Tout le monde voudroit nous enlever comme elles.
Je me laiſſe entraîner chez Monſieur Francaleu,
Par un impertinent que je connoiſſois peu.
C'eſt lui qui me préſente; & dupe du manége,
Je ſers de paſſeport au Fat qui me protége.
On tenoit table encore: on ſe ſerre pour nous.
La joye, en circulant, me gagne ainſi qu'eux tous.
Je la ſens: J'entre en verve; & le feu prend aux poudres.
Il part de moi des traits, des éclairs & des foudres:
J'ai le vol ſi rapide & ſi prodigieux,
Qu'à me ſuivre on ſe perd, après moi, dans les cieux:
Et c'eſt là qu'à grands cris je reçois des Convives,
Ce nom qui va du Pinde enrichir les Archives.

MONDOR.

Qui va nous apauvrir, à coup ſûr, tous les deux.

DAMIS.

Enſuite un équipage & commode & pompeux,
Me roule, en un quart d'heure, à ce Lieu de plaiſance,
Où je ris, chante & bois. Le tout par complaiſance.

MONDOR.

Par complaiſance! ſoit. Mais vous ne ſçavez pas?

DAMIS.

Hé quoi!

MONDOR.

Pendant qu'aux champs vous prenez vos ébats,
La Fortune, à la Ville, en eſt un peu jalouſe.
Monſieur Baliveau.——

DAMIS.

Heim ?

MONDOR.

Votre oncle de Toulouſe.——

DAMIS.

Après ?

MONDOR.

Eſt à Paris.

DAMIS.

Qu'il y reſte.

MONDOR.

Fort bien.

Sans croire, ſans vouloir que vous en ſçachiez rien.

DAMIS.

Pourquoi donc me le dire ?

MONDOR.

Ah quelle indifférence !

Et rien eſt-il pour vous de plus de conſéquence ?
Un oncle riche & vieux, dont votre ſort dépend;
Qui, du bien qu'il vous veut, ſans ceſſe ſe répent;
Prétendant, ſur ſon goût, regler votre génie;
De vos diables de vers déteſtant la manie;
Et qui, depuis cinq ans bien comptez, Dieu merci,
Pour faire votre Droit, nous penſionne ici.
Attendez-vous, Monſieur, à d'horribles tempêtes,
Il vient *incognito*, pour voir où vous en êtes.
Peut-être il ſçait déja que vous donnant l'eſſor.
Vous n'avez pris ici d'autre Licence encor,
Que celles qu'il craignoit, & que dans vos rubriques,
Vous nommez, entre vous, *Licences Poëtiques.*
Ah, Monſieur ! rédoutez ſon indignation !
Vous aurez encouru l'exhérédation.
Ce mot doit vous toucher, ou votre ame eſt bien dure.

DAMIS *donnant tranquillement un papier à Mondor.*

Mondor, porte ces vers à l'Auteur du Mercure.

MONDOR *refuſant de le prendre.*

Beau fruit de mon ſermon !

DAMIS.

Digne du Sermoneur.

MONDOR.

Et que doit nous valoir ce papier ?

DAMIS.

De l'honneur.

MONDOR *ſecouant la tête.*

Bon ! De l'honneur.

DAMIS.

Tu crois que je dis des ſornettes ?

MONDOR.

C'eſt qu'on n'a point d'honneur à mal payer ſes dettes ;
Et qu'avec celui-ci vous les paîrez très-mal.

DAMIS.

Qu'un Valet raiſonneur eſt un ſot animal !
Et fais ce qu'on te dit.

MONDOR.

Auſſi, ne vous déplaiſe,
Vous en parlez, Monſieur, un peu trop à votre aiſe.
Vous avez les plaiſirs, & moi tout l'embarras.
Vous & vos Créanciers, je vous ai ſur les bras.
C'eſt moi qui les écoute & qui les congédie.
Je ſuis las de jouer, pour vous, la comédie ;
De vous celer, d'oſer remettre au lendemain,
Pour emprunter encor, avec un front d'airain.
Ma probité répugne à ces façons de vivre.
De ce monde aboyant, cherchez qui vous délivre.
Pour moi, plein déſormais d'un juſte répentir,
J'abandonne le rôle, & ne veux plus mentir.
Viennent Baigneur, Marchand, Tailleur, Hôte, Aubergiſte,
Que leur Cour vous talonne & vous ſuive à la piſte,
Tirez-vous-en vous ſeul, & voyons une fois.——

DAMIS *lui tendant une ſeconde fois le même papier.*

Tu me raporteras le Mercure du mois.
Entends-tu !

MONDOR *refuſant de le prendre.*

Trouvez bon auſſi que je revienne,
Environné des gens que je vous nomme.

DAMIS.

Amene.

MONDOR.

Vous penſez rire ?

DAMIS.

Non.

MONDOR.

Vous verrez.

DAMIS.

Je t'attends.

MONDOR.

Ho bien, vous en allez avoir le paſſe-tems.

DAMIS.

Et toi, celui de voir des gens comblez de joye.

MONDOR.

Les paîrez-vous ?

DAMIS.

Sans doute.

MONDOR.

Avec quelle monnoye ?

DAMIS.

Ne t'embarraſſe pas.

MONDOR *à part.*

Ouais ! Seroit-il en fonds ?

DAMIS.

Arrangeons-nous déja ſur ce que nous devons.

MONDOR *à part.*

Morbleu ! C'eſt pour m'apprendre à peſer mes paroles.

DAMIS.

Au Répetiteur ?

MONDOR *d'un ton radouci.*

Trente ou quarante piſtoles.

DAMIS.

A ma Lingére ? A l'Hôte ? Au Perruquier ?

MONDOR.

Autant.

DAMIS.

Au Tailleur ?

MONDOR.

Quatre-vingt.

DAMIS.

A la penſion ?

MONDOR.

Cent.

DAMIS.

A toi ?

MONDOR *reculant avec de profondes révérences.*

Monſieur.——

DAMIS.

Combien ?

MONDOR.

Monſieur.——

DAMIS.

Parle.

MONDOR.

J'abuſe.——

DAMIS.

De ma patience !

MONDOR.

Oui : je vous demande excuſe.
Il eſt vrai que-- le zéle-- a manqué de-- reſpect ;
Mais le paſſé rendoit l'avenir très-ſuſpect.

DAMIS.

Cent écus. Suppoſons. Plus ou moins. Il n'importe.
Ça, partageons les prix que dans peu je remporte.

MONDOR.

Les prix?

DAMIS.

Oui; de l'argent, de l'or qu'en lieux divers
La France distribue à qui fait mieux les vers.
A Paris, à Rouen, à Toulouse à Marseille.
Je concourrai par tout: Par tout ferai merveille.——

MONDOR.

Ah! si bien que Paris paîra donc le loyer;
Rouen, le Maître en Droit; Toulouse, le Barbier;
Marseille, la Lingere; & le Diable, mes gages.

DAMIS.

Tu doutes qu'en tous lieux j'emporte les suffrages?

MONDOR.

Non; ne doutons de rien. Et sur un fond meilleur
N'hypotéquez-vous pas l'Auberge & le Tailleur?

DAMIS.

Sans doute; & sur un fond de la plus noble espece.
Le Théâtre Français donne aujourdhui ma Piece.
Le Secret m'est gardé. Hors un Acteur & toi,
Personne au monde encor ne sçait qu'elle est de moi.
Ce soir même on la jóue; en voici la nouvelle.
Mon talent à l'Europe aujourd'hui se révele.
Vers l'immortalité je fais le premier pas,
Cher ami: Que pour moi ce grand jour a d'apas!
Autre espoir.——

MONDOR.

Chimérique.

DAMIS.

Une Fille adorable,
Rare, célébre, unique, habile, incomparable.——

MONDOR.

De cette Fille unique, après, qu'esperez-vous?

DAMIS.

Aujourd'hui triomphant, demain j'en suis l'Epoux.
à Mondor qui s'en va.
Demain.—— Où vas-tu donc, Mondor?

MONDOR.

Chercher un Maître.

DAMIS.

Et pourquoi, tout à coup, n'ai-je plus droit de l'être?

MONDOR.

C'est que l'air est, Monsieur, un fort sot aliment.

DAMIS.

Qui te veut nourrir d'air? Es-tu fou?

MONDOR.

Nullement.

DAMIS.

Ma foi tu n'es pas sage. Eh quoi ? tu te révoltes,
A la veille, que dis-je ? au moment des récoltes ?
Car enfin rassemblons (puisqu'il faut avec toi
Descendre à des détails si peu dignes de moi.)
Rassemblons, en un point de précision sûre,
L'état de ma fortune & presente & future.
De tes gages déja le païment est certain.
Ce soir une partie, & l'autre après demain.
Je réussis : J'épouse une femme sçavante.
Voi le bel avenir qui de là se présente.
Voi naître tour à tour de nos feux triomphans,
Des Piéces de Théâtre, & de rares enfans.
Les Aiglons généreux & dignes de leurs races,
A peine encore éclos voleront sur nos traces.
Ayons-en trois. Léguons le Comique au premier;
Le Tragique au second; le Lyrique au dernier.
Par eux seuls en tous lieux la Scene est occupée.
Qu'à l'envi cependant, donnant dans l'Epopée,
Et mon Epouse & moi nous ne lâchions par an;
Moi, qu'un demi-Poëme; elle, que son Roman:
Vers nous de tous côtés nous attirons la foule.
Voilà dans la maison l'or & l'argent qui roule;
Et notre esprit qui met, grace à notre union,
Le Théâtre & la Presse à contribution.

MONDOR.

En bonne opinion vous êtes un rare homme;
Et sur cet oreiller vous dormez d'un bon somme.
Mais un coup de sifflet peut vous réveiller.

DAMIS *lui faisant prendre enfin le papier.*

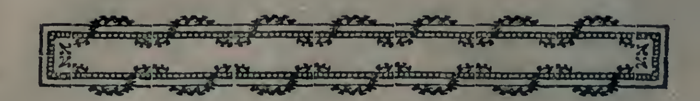
Pars.
L'embarras où je suis mérite un peu d'égards.
Une piece affichée, une autre dans la tête;
Une où je joüe; une autre à lire toute prête.
Voilà dequoi sans doute avoir l'esprit tendu.

MONDOR.

Peut-être un héritage & bien du tems perdu.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

M. BALIVEAU, M. FRANCALEU.

M. BALIVEAU.

L'Heureux tempérament ! Ma joye en eſt extrême,
Gai, vif, aimant à rire ; enfin toujours le même.

M. FRANCALEU.

C'eſt que je vous revois : Oui, mon cher Baliveau,
Embraſſons-nous encor ; & que tout de nouveau,
De l'ancienne amitié ce témoignage éclatte.
La ſéparation n'eſt pas de fraîche datte.
Convenez que pendant l'intervalle écoulé,
La Parque, à la ſourdine a diablement filé.
En auriez-vous l'humeur moins gaillarde & moins vi
Pour moi, je ſuis de tout ; Joueur, Amant, Convive ;
Fréquentant, fêtoyant les bons Faiſeurs de vers :
J'en fais même comme eux.

M. BALIVEAU.

Comme eux ?

M. FRANCALEU.

Oui.

M. BALIVEAU.

Quel travers

M. FRANCALEU.

Pas tout-à-fait comme eux ; car je les fais ſans peine.
Auſſi quand je les lis, contr'eux l'on ſe déchaîne :
Mais, ſous un autre nom, ma Muſe en tapinois,
Se fait dans le Mercure applaudir tous les mois.

M. BALIVEAU.

Comment ?

M. FRANCALEU.

J'y prens le nom d'une baſſe-Bretonne.
Sous ce voile étranger, je ris, je plais, j'étonne ;
Et le maſque femelle agaçant le Lecteur,

De tel qui m'eût raillé, fait mon adorateur.

M. BALIVEAU *à part.*

Il eſt devenu fou.

M. FRANCALEU.

Liſez-vous le Mercure?

M. BALIVEAU.

Jamais.

M. FRANCALEU.

Tampis, morbleu, tampis: Bonne lecture!
Liſez celui du mois; vous y verrez encor
Comme aux dépens d'un fou je m'y donne l'eſſor.
Je ne ſçais pas qui c'eſt: mais le benêt s'abuſe,
Juſques-là qu'il me nomme une dixiéme Muſe,
Et qu'il me veut pour femme avoir abſolument.
Moi, j'ai par un Sonnet ripoſté galament.
Je goûte à ce commerce un plaiſir incroyable:
Et vous ne trouvez pas l'avanture impayable?

M. BALIVEAU.

Ma foi, je n'aime point que vous ayez donné
Dans un goût pour lequel vous étiez ſi peu né.
Vous Poëte! Hé bon Dieu! Depuis quand? Vous!

M. FRANCALEU.

Moi-mêı
Je ne ſçaurois vous dire au juſte le quantiéme.
Dans ma tête un beau jour ce talent ſe trouva.
Et j'avois cinquante ans quand cela m'ariva.
Enfin je veux chez moi que tout chante & tout rie.
L'âge avance, & le goût avec l'âge varie:
Je ne ſçaurois fixer le tems ni les déſirs;
Mais je fixe du moins chez moi tous les plaiſirs.
Nous jouons une Piece aujourd'hui très-plaiſante.
J'en ſuis l'Auteur: Elle a pour titre: L'Indolente.
Ridicule jamais ne fut ſi bien daubé;
Et vous êtes, pour rire, on ne peut mieux tombé.

M. BALIVEAU.

Ne comptez pas ſur moi: J'ai quelque affaire en tête,
Qui de moi ne feroit chez vous qu'un trouble-fête.

M. FRANCALEU.

Et quelle affaire encor?

M. BALIVEAU.

Un diable de Neveu
Me fait, par ſes écarts, mourir à petit feu.
C'eſt un garçon d'eſprit, d'aſſez belle apparence,
De qui j'avois conçu la plus haute eſpérance.
J'en fis l'unique objet d'un ſoin tout paternel.
Mais rien ne rectifie un mauvais naturel.
Pour achever ſon droit, (n'eſt-ce pas une honte?)

Il eſt depuis cinq ans à Paris, de bon compte :
J'arrive : je le trouve encore au premier pas,
Vagabond, dérangé, ſans ce qu'on ne ſçait pas.
Ne pourois-je obtenir, pour peu qu'on me ſeconde,
Un ordre qui le mette en lieu qui m'en réponde ?
Ne connoiſſant perſonne, & vous ſçachant ici,
Je venois.——

M. FRANCALEU.

Vous aurez cet ordre.

M. BALIVEAU.

Grammerci.

M. FRANCALEU.

Mais plaiſir pour plaiſir :

M. BALIVEAU.

Pour vous que puis-je faire ?

M. FRANCALEU.

Dans la Piece du jour prendre un rôle de Pere.

M. BALIVEAU.

Un rôle, à moi ?

M. FRANCALEU.

Sans doute, à vous.

M. BALIVEAU.

C'eſt tout de bon ?

M. FRANCALEU.

Oui ; n'êtes-vous pas bien de l'âge d'un barbon ?

M. BALIVEAU.

Soit. Mais.——

M. FRANCALEU.

Vous en avez le dehors :

M. BALIVEAU.

Je l'avoue.

M. FRANCALEU.

Aſſez l'humeur ?

M. BALIVEAU.

Que trop.

M. FRANCALEU.

Et tant ſoit peu la moüe ?

M. BALIVEAU.

Avec raiſon.

M. FRANCALEU.

Et puis le rôle n'eſt pas fort ?

M. BALIVEAU.

Tel qu'il ſoit, j'y répugne.

M. FRANCALEU.

Il faut faire un effort.

M. BALIVEAU.

Hé fy ! Que dira-t'on ?

M. FRANCALEU

M. FRANCALEU.
Que voulez-vous qu'on dife ?
M. BALIVEAU.
Un Capitoul !
M. FRANCALEU.
Hé bien ?
M. BALIVEAU.
La gravité !
M. FRANCALEU.
Sottife.
M. BALIVEAU.
Ma nobleffe d'ailleurs !
M. FRANCALEU.
Vous n'êtes pas connu.
M. BALIVEAU.
D'accord.
M. FRANCALEU *lui donnant le rôle.*
Tenez, tenez.
M. BALIVEAU.
Quoi ? Je ferois venu.——
M. FRANCALEU.
Pour recevoir enfemble & rendre un bon office.
M. BALIVEAU.
Je vois bien qu'il faudra qu'à la fin j'obéiffe.
Mon coquin paira donc.——
M. FRANCALEU.
Oui, oui : J'en fuis garant ;
Demain l'on vous le coffre au Fauxbourg Saint Laurent.
M. BALIVEAU.
Il faudra commencer par fçavoir où le prendre.
M. FRANCALEU.
Dans fon lit.
M. BALIVEAU.
C'eft bien dit, s'il lui plaît de fe rendre.
Mais fon Hôte ne fçait ce qu'il eft devenu.
M. FRANCALEU.
On fçaura bien l'avoir après l'ordre obtenu.
Adieu : Car il eft tems de vous mettre à l'étude.
M. BALIVEAU.
Je vais donc m'enfoncer dans cette folitude ;
Et là, gefticulant & bâillant tout le faou,
Faire un apprentiffage en vérité bien fou.

SCENE II.

M. FRANCALEU, LISETTE.

M. FRANCALEU.

MOI, je fais l'oncle ; & toi, Lisette, es-tu contente ?
Tu voulois un beau rôle, & tu fais l'indolente.
Reste à s'en bien tirer. Ma fille est sous tes yeux,
Tâche à la copier, tu ne peux faire mieux ;
Le modele est parfait.

LISETTE.

N'en soyez pas en peine :
Je veux lui ressembler au point qu'on s'y méprenne.
J'ai d'abord un habit en tout pareil au sien :
J'ai sa taille, j'aurai son geste & son maintien ;
Et je prétens si bien représenter l'idole,
Qu'elle se reconnoisse à la fadeur du rôle ;
Et comme en un miroir, s'y voyant traits pour traits ;
Que l'insipidité l'en dégoûte à jamais.
Car, Monsieur, excusez ; mais vous & votre femme,
Vous avez fait un corps où je veux mettre une ame.

M. FRANCALEU.

L'indolence en effet laisse tout ignorer ;
Et combien l'ignorance en fait-elle égarer ?
Le danger vole autour de la simple colombe :
Et sans lumiere enfin, le moyen qu'on ne tombe ?
Tu fairas donc fort bien de la morigener.
Qu'elle sçache connoître, applaudir, condamner.
Qu'à son gré d'elle-même elle dispose ensuite :
Le penchant satisfait répond de la conduite,
C'est contre le torrent du siécle intéressé ;
Mais me regardât-on comme un pere insensé,
Je veux qu'à tous égards ma fille soit contente :
Que l'époux qu'elle aura soit selon son attente ;
Qu'elle n'écoute qu'elle & que son propre cœur,
Sur un choix qui faira sa perte ou son bonheur ;
Qu'elle s'explique enfin là dessus sans finesse,
Ce lieu rassemble exprès une belle Jeunesse :
Vingt honnêtes Partis, dont le meilleur, je croi,
Ne refusera pas de s'alier à moi ;
Ma fille est riche & belle. En un mot je la donne
Au premier qui lui plaît, je n'excepte personne.

LISETTE.

Pas même le Poëte ?

M. FRANCALEU.

Au contraire, c'eſt lui
Que je préférerois à tout autre aujourd'hui.

LISETTE.

Je ne le crois pas riche.

M. FRANCALEU.

Hé bien, j'en ai de reſte,
J'aurai fait un heureux ; c'eſt paſſe-temps céleſte :
Favoriſant ainſi l'honnête-homme indigent,
Le mérite, une fois, aura valu l'argent.

LISETTE.

Je vois dans ce choix libre un contre-temps à craindre,
Qui rendroit votre fille extrêmement à plaindre.

M. FRANCALEU.

Quoi donc ?

LISETTE.

C'eſt que ſon choix pourroit tomber très-bien
Sur tel, qui, ſur un autre, auroit fixé le ſien ;
Et pour lors il ſeroit plus aiſé qu'on ne penſe,
De ramener ſon cœur à de l'indifférence.

SCENE III.

M. FRANCALEU, DORANTE, LISETTE.

M. FRANCALEU, *ſans voir Dorante.*

TU parles juſte. Auſſi j'ai pris ſoin de ſçavoir
L'hiſtoire de tous ceux qu'ici j'ai voulu voir.

LISETTE.

Et celle du jeune homme à qui l'on donne un rôle :
La ſçavez-vous ? (*Dorante redouble ici d'attention.*)

M. FRANCALEU.

On dit à propos que le drôle —

LISETTE.

Je vous en avertis, il eſt fort amoureux.
Pour ne pas nous jetter dans un cas dangereux,
Très-poſitivement ſongez donc à l'exclure.

M. FRANCALEU.

J'y cours, tout de ce pas, tu peux en être sûre :
Et vais, à la douceur joignant l'autorité,
Laiſſer un libre choix, ce jeune homme excepté.

SCENE IV.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE, *se présentant devant Lisette.*

JE ne t'interromps point.

LISETTE.

Bien malgré vous je gage——

DORANTE.

Non : j'écoute, j'admire, & je me tais. Courage.

LISETTE.

Vous vous trouverez bien de n'avoir pas parlé.

DORANTE.

En effet, me voilà joliment instalé.

LISETTE.

Instalé ? Tout des mieux ! J'en répons.

DORANTE.

Quelle audace ?

Quoi tu peux sans rougir, me regarder en face !

LISETTE.

Pourquoi donc, s'il vous plaît, baisserois-je les yeux ?

DORANTE.

Après l'exclusion qu'on me donne en ces lieux ?

LISETTE.

Hé, c'est le coup de maître !

DORANTE.

Il est bon-là !

LISETTE.

Sans doute.

Ne décidons jamais où nous ne voyons goute.

DORANTE.

Quoi ! Tu me fairas voir ——

LISETTE.

Oh ! qui va rondement,

Ne daigne pas entrer en éclaircissement.

DORANTE.

Je n'en demande plus, ma perte étoit jurée;
Je trouve en mon chemin Monsieur de l'Empirée.
Il aime, il a sçu plaire : oui, je le tiens de lui.
J'ignorois seulement quel étoit son apui.
Mais sans voir ta Maîtresse, il osoit tout écrire ;
Tandis qu'en la voyant, moi, je n'osois rien dire ;
Et ta bouche infidele ouverte en sa faveur,

Des vers que j'empruntois, le déclaroit l'Auteur.

LISETTE.

Vous croyez que je sers le Poëte ?

DORANTE.

Oui perfide !

LISETTE.

Vous ne croyez donc pas que l'intérêt me guide ;
Pauvre cervelle ! Ainsi je l'ai donc bien servi,
Quand j'ai formé le plan que vous avez suivi ?
Quand je vous établis dans les lieux où vous êtes ?
Quand je songe à tenir les routes toutes prêtes,
Pour vous conduire au but où pas un ne parvient ?
Et quand enfin —— allez ! Je ne sçais qui me tient. ——

DORANTE.

Mais cette exclusion, que veux-tu que j'en pense ?

LISETTE.

Tout ce qui vous plaira ; je hais la défiance.

DORANTE.

Encore, à quoi d'heureux peut-elle préparer ?

LISETTE.

A vous tirer du pair, à vous faire adorer.
Tel est le cœur humain, sur-tout celui des femmes ;
Un ascendant mutin fait naître dans nos ames,
Pour ce qu'on nous permet, un dégoût triomphant,
Et le goût le plus vif pour ce qu'on nous défend.

DORANTE.

Mais si cet ascendant se taisoit dans Lucile ?

LISETTE.

Oh que non, l'indolence est toujours indocile ;
Et telle qu'est la sienne, à ce que j'en puis voir,
La contrariété seule peut l'émouvoir.
Ce n'est pas même assez des défenses du pere,
Si je ne les seconde en Duégne sévere.

DORANTE.

Hé bien, les yeux fermés, je m'abandonne à toi.

LISETTE.

Defense encor d'oser lui parler avant moi.

DORANTE.

Oh, c'est aussi trop loin pousser la patience !

LISETTE.

Dans un quart-d'heure au plus, je vous livre audience.

DORANTE.

Dans un quart-d'heure ?

LISETTE.

Au plus. Promenez-vous là-bas ?
Tenez, dans un moment j'y conduirai ses pas.
La voici. Partez donc ; laissez-nous.

DORANTE.

Quel ſuplice !

LISETTE.

Déſirez-vous ou non qu'on vous rende ſervice ?

DORANTE.

L'éviter ?

LISETTE.

Ou tout perdre.

DORANTE.

Ah, que c'eſt à regret ?

Il fait des révérences à Lucile, qui les lui rend. Il les réitere juſqu'à ce que par un geſte impérieux Liſette lui fait ſigne de ſe retirer au moment qu'il paroiſſoit tenté d'aborder.

SCENE V.

LISETTE, LUCILE.

LISETTE.

VOilà, Mademoiſelle, un Cavalier bien fait.

LUCILE.

J'y prends peu garde.

LISETTE.

Aimable, autant qu'on le peut être.

LUCILE.

Tu le dis, je le croi.

LISETTE.

Vous ſemblez le connoître.

LUCILE.

Je l'ai vu quelquefois au Parloir.

LISETTE.

Sans plaiſir ?

LUCILE.

Ni chagrin.

LISETTE.

Si j'avois, comme vous, à choiſir;
Celui-là, je l'avoue, auroit la préférence.

LUCILE.

La multitude augmente en moi l'indifférence ;
Je hais de ces galants le concours importun,
Et tu ne verras pas que j'en regarde aucun.

LISETTE.

Quoi ! Sans yeux pour eux tous, on vous faira dédire ?

LUCILE.

Si j'en ai, ce ſera pour un ſeul.

LISETTE.

C'eſt-à-dire,
Qu'en faveur de ce ſeul, votre cœur ſe réſout,
Et que le choix en eſt déja fait ?

LUCILE.

Point du tout.
Je ne le veux choiſir, ni ne le connois même.
Mon Pere le déſigne, il défend que je l'aime ;
J'obéirai. Je ſçais le devoir d'un enfant :
Nous n'oſerions aimer, lorſqu'on nous le défend.

LISETTE.

Oh non !

LUCILE.

Mais devoit-il, ſçachant mon caractere,
M'embarraſſer l'eſprit d'une défenſe auſtere ?

LISETTE.

En effet.

LUCILE.

Exiger par-de-là ma froideur ?
Et de l'obéiſſance, où m'eût ſuffi l'honneur ?

LISETTE.

Cela pique.

LUCILE.

Voyons ce Conquérant terrible,
Pour qui l'on craint ſi fort que je ne ſois ſenſible.
La curioſité me faira ſuccomber ;
Et ſur lui ſeul enfin mes regards vont tomber.

LISETTE.

On vous l'aura donc bien déſigné ? Lequel eſt-ce ?

LUCILE.

C'eſt celui qui jouera l'Amoureux dans la piece.

LISETTE.

C'eſt celui qui jouera ——

LUCILE.

Quel air d'auſtérité !

LISETTE.

Mademoiſelle. Point de curioſité.
C'eſt bien innocemment que j'ai pris la licence
De vous inſinuer la déſobéiſſance.

LUCILE.

Qu'eſt-ce à dire ?

LISETTE.

Oubliez ce que je vous ai dit.

LUCILE.

Quoi?

LISETTE.

Vous venez de voir celui dont il s'agit.
Ma préférence étoit un fort mauvais précepte.

LUCILE.

Quoi, Lisette, c'est-là celui que l'on excepte?

LISETTE.

Lui-même. Rendez grace à l'inattention
Qui ferma votre cœur à la séduction.
Vous gagnez toute chose à ne le pas connoître.
Le devoir eût eu peine à se rendre le maître;
Et sûre de l'aveu d'un Pere complaisant,
Vous n'eussiez pas remis le choix jusqu'à présent.

LUCILE.

Mille choses de lui maintenant me reviennent,
Qui véritablement engagent & préviennent.

LISETTE.

Ce que depuis un mois de lui vous avez lu,
Témoigne aussi combien son esprit vous eût plû.

LUCILE.

Quoi! ces vers que je lis, que je relis sans cesse —

LISETTE.

Sont les siens.

LUCILE.

Quel esprit! quelle délicatesse!
De plaisirs & de jeux, quel mélange amusant!
Que sous des traits si doux, l'amour est séduisant!
L'auteur veut plaire, & plaît sans doute à quelque Belle:
A qui l'on doit le feu dont sa plume étincelle.

LISETTE.

C'est ce qu'aparemment votre Pere en conclut,
Et la raison qui fait que son ordre l'exclut.
Il craint que vous n'aimiez la conquête d'une autre —
D'une autre! mais j'y songe; & si c'étoit la votre?
Vous riez: & moi, non. C'est au plus sérieux.
Les vers étoient pour vous. J'ouvre à la fin les yeux.
Oui; je vous reconnois traits pour traits dans l'image
De celle à qui s'adresse un si galant hommage.

LUCILE.

Je remarque en effet.-- Prenons par ce chemin.
Monsieur de l'Empirée approche, un Livre en main,
On m'a, pour le choisir, presque tyrannisée;
Et mon ame jamais n'y fut moins disposée.

LISETTE *seule.*

Bon! Ce préliminaire est, je crois suffisant;
Et Dorante, s'il veut, peut traiter à présent.

SCENE

SCENE VI.

LISETTE, MONDOR.

MONDOR.

LISETTE, ai-je un Rival ici ? Qu'il disparoisse.

LISETTE.

S'il me plaît.

MONDOR.

Plaise ou non. Tu n'es plus ta maîtresse.

LISETTE.

Comment ?

MONDOR.

Tu m'appartiens.

LISETTE.

Et de quel droit encor ?

MONDOR.

Lucile est à Damis. Donc, Lisette à Mondor.

LISETTE.

Lucile est à ton Maître ? Ah tout beau ! J'en appelle.

MONDOR.

Il ne lui manque plus que l'aveu de la Belle.
Celui du Pere est sûr, à tout ce que j'entens.

LISETTE.

La belle avance !

MONDOR.

Ecoute.

LISETTE.

Oh je n'ai pas le tems.

Lisette s'échappe & Mondor la suit.

SCENE VII.

DAMIS, *le Mercure à la main.*

OUI, divine Inconnuë ! Oui, céleste Bretonne !
Possédez seule un cœur que je vous abandonne !
Sans la fatalité de ce jour, où mon front
Ceint le premier laurier, ou rougit d'un affront,
J'abandonnois ces lieux, & vois, où vous êtes.

SCENE VIII.

DAMIS, MONDOR.

JE ne m'étonne plus, si nous payons nos dettes.
Entre vingt Prétendans, l'on vous le donne beau;
Et vous avez pour vous, Monsieur, l'air du bureau.

DAMIS, *sans l'écouter ni le voir.*

Si, comme je le crois, ma Piéce est applaudie,
Vous êtes la Puissance à qui je la dédie.
Vous eûtes un esprit que la France admira;
J'en eus un qui vous plut: l'Univers le sçaura.

Il donne à Mondor du Livre par le nez.

MONDOR.

Ouf!

DAMIS.

Qui te sçavoit-là? Dis.

MONDOR.

Maugrebleu du geste?

DAMIS.

Tu m'écoutois? Hé bien, raille! blâme! conteste!
Dis encor que mon art ne sert qu'à m'éblouïr.
Tu vois: Je suis heureux.

MONDOR.

Plus que sage.

DAMIS.

A t'ouïr,
Je ne me repaissois que de vaines chimeres.

MONDOR.

Votre bonheur, tout franc, ne se devinoit gueres.

DAMIS.

Par un sot comme toi.

MONDOR

Mondieu! pas tant d'orgueil.
Vous ne pouviez manquer d'être vû de bon œil.
Vous trouvez un esprit de la trempe du vôtre;
Mais vous n'eussiez jamais réussi près d'un autre.

DAMIS.

De pas une autre aussi je ne me soucirois.
Celle-ci seule a tout ce que je désirois.
De ma Muse, elle seule, épuisant les caresses;
Me fait prendre congé de toutes mes Maîtresses.

MONDOR.

Il faudroit en avoir pour en prendre congé.

DAMIS.

Je ne te parle auſſi que de celles que j'ai.

MONDOR.

Vous n'en eûtes jamais. J'ai de bons yeux peut-être.
Un valet veut tout voir ; voit tout : & ſçait ſon Maître,
Comme, à l'Obſervatoire, un Sçavant ſçait les Cieux,
Et vous même, Monſieur, ne vous ſçavez pas mieux.

DAMIS.

Pas tant d'orgueil, toi-même, Ami ! vas, tu t'abuſes.
En fait d'amour, le cœur d'un Favori des Muſes
Eſt un Aſtre, vers qui l'entendement humain
Dreſſeroit d'ici-bas ſon théleſcope en vain.
Sa ſpere eſt au-deſſus de toute intelligence.
L'Illuſion nous frappe autant que l'Exiſtence ;
Et par le ſentiment ſuffiſamment heureux,
De l'amour ſeulement nous ſommes amoureux.
Ainſi le fantaſtique a droit ſur notre hommage :
Et nos feux, pour objet, ne veulent qu'une Image.

MONDOR.

Monſieur, à ma portée, ajuſtez-vous un peu ;
Et de grace, en français, mettez-moi cet hébreu.

DAMIS.

Volontiers. Imagine une jeune Merveille ;
Elégance, fraîcheur, & beauté ſans pareille ;
Taille de Nymphe.——

MONDOR.

Après ! Je vois cela d'ici.

DAMIS.

C'eſt de mes premiers feux l'objet en racourci.
T'accommoderas-tu d'une femme ainſi faite ?

MONDOR.

La peſte !

DAMIS.

Auſſi ma flamme a-t'elle été parfaite.

MONDOR.

Mais je n'ai jamais vû cet objet plein d'appas.

DAMIS.

Parbleu ! je le crois bien, puiſqu'il n'exiſtoit pas.

MONDOR.

Et vous l'aimiez ?

DAMIS.

Très-fort.

MONDOR.

D'honneur ?

DAMIS.

A la folie !

MONDOR.

Une Maîtresse en l'air, & qui n'eut jamais vie !

DAMIS.

Oui, je l'aimois. Avec autant de volupté
Que le Vulgaire en trouve à la réalité.
La réalité même est moins satisfaisante.
Sous une même forme elle se représente.
Mais une Iris en l'air en prend mille en un jour.
La mienne étoit Bergere & Nymphe tour à tour.
Brune ou blonde, coquette ou prude, fille ou veuve;
Et, comme tu crois bien, fidéle à toute épreuve.

MONDOR.

Monsieur, parlez tout bas.

DAMIS.

Et par quelles raisons ?

MONDOR.

C'est qu'on pourroit vous mettre aux Petites Maisons.

DAMIS.

Cet amour, il est vrai, me parut un peu vuide;
Et je ne pus tenir à l'appas du solide.
Je répudiai donc la chimerique Iris,
D'une Beauté palpable enfin je fus épris.
J'ai chanté celle-ci sous le nom d'Uranie.
Ah ! Que j'ai bien, pour elle, exercé mon génie !
Et que de tendres vers consacrent ce beau Nom !

MONDOR.

Et je n'ai pas plus vû l'une que l'autre.

DAMIS.

Non.
La fierté, la naissance & le rang de la Dame,
Renfermoient dans mon cœur le secret de flamme.
Comment aurois-tu fait pour t'en être apperçû ?
Elle-même, elle étoit aimée à son insçû.

MONDOR.

Mais vraiment un amour de si légere espéce,
Pourroit prendre son vol, bien par-delà l'ALTESSE.

DAMIS.

N'en doute pas; & même y gouter des douceurs.
L'amour impunément badine au fond des cœurs.
A ce que nous sentons, que fait ce que nous sommes !
L'Astre du jour se leve; il luit pour tous les hommes;
Et le plaisir commun que répand sa clarté,
Représente l'effet que produit la Beauté.

MONDOR.

J'entens. Tout vous est bon, rien ne vous importune,
Pourvû que vôtre esprit soit en bonne fortune.
A ce compte, un jaloux ne vous craindra jamais;

Et vos Rivaux, Monſieur, peuvent dormir en paix.
Et deux ! A l'autre.

DAMIS.

Hélas ! en ce moment encore,
Je revois ſon image, & mon eſprit l'adore.
Pour la derniere fois, tu me fais ſoupirer,
Divinité chérie ! il faut nous ſéparer.
Plus de commerce : Adieu. Nous rompons.

MONDOR.

Quel dommage !
L'union étoit belle : & que répond l'Image ?

DAMIS.

De mon cœur attendri, pour jamais elle ſort,
Et fait place à l'objet dont nous parlions d'abord.

MONDOR.

D'un poſte mal acquis, l'Equité la dépoſe :
Et rien, avec raiſon, fait place à quelque choſe.

DAMIS.

Que celle-ci, Mondor, a de grace & d'eſprit !

MONDOR.

C'eſt qu'elle aime les vers, & cela vous ſuffit.

DAMIS.

Ajoute qu'elle en fait les mieux tournés du monde.

MONDOR.

Pour moi, ce qui m'en plaît, c'eſt la ſource féconde
Où nous allons puiſer deſormais les ducats.

DAMIS, *ſouriant.*

Les ducats ?

MONDOR.

C'eſt de quoi vous faites peu de cas.
L'un de nous deux a tort ; mais qu'à cela ne tienne.
Aura tort qui voudra, pourvu que l'argent vienne.

DAMIS.

Enfin tu conçois donc qu'on en ſçaura gagner ?

MONDOR.

Le bon homme du moins ne veut pas l'épargner.

DAMIS.

Le bon homme ?

MONDOR.

Oui, Monſieur ; ſi vous êtes ſon Gendre,
Monſieur de Francaleu dit à qui veut l'entendre,
Qu'il rendra là-deſſus votre bonheur complet.

DAMIS.

Extravagues-tu ?

MONDOR.

Non. Foi d'honnête Valet.

DAMIS.

Et qui diable te parle, en cette circonſtance,
De Monſieur Francaleu, ni de ſon alliance?

MONDOR.

Bon! Ne voilà-t'il pas encor un qui-pro-quo?
De qui parlez-vous donc, Monſieur?

DAMIS.

D'une Sapho,
D'un prodige qui doit, aidé de mes lumieres,
Effacer quelque jour l'illuſtre Deshoulieres,
D'une fille à laquelle eſt uni mon deſtin.

MONDOR.

Où diantre eſt cette fille?

DAMIS.

A Quimpercorentin.

MONDOR.

A Quimp.——

DAMIS.

Oh! ce n'eſt pas un bonheur en idée:
Celui-ci, l'eſpérance eſt ſaine & bien fondée.
La Bretonne adorable a pris goût à mes vers.
Douze fois l'an, ſa plume en inſtruit l'Univers:
Elle a douze fois l'an réponſe de la notre;
Et nous nous encenſons tous les mois l'un & l'autre.

MONDOR.

Où vous êtes-vous vûs?

DAMIS.

Nulle part; à quoi bon?

MONDOR.

Et vous l'épouſeriez?

DAMIS.

Sans doute; Pourquoi non?

MONDOR.

Et ſi c'étoit un monſtre?

DAMIS.

Oh! tais-toi: Tu m'excedes!
Les perſonnes d'eſprit ſont-elles jamais laides?

MONDOR.

Oui, mais répondra-t'elle à votre folle ardeur?

DAMIS.

Je ſuis aſſez inſtruit par notre Ambaſſadeur.

MONDOR.

Et quel eſt l'intriguant d'une telle avanture?

DAMIS.

Le Meſſager des Dieux: Lui-même. Le Mercure.

MONDOR.

Ohoh! bel entrepôt vraiment pour coquetter!

DAMIS.

Tiens, lis dans celui-ci que tu viens d'apporter.

MONDOR *lit.*

SONNET de Mademoiselle de Mériadec De Kersis de Quimper en Bretagne, à Monsieur cinq étoiles.——

DAMIS.

Ton esprit aisément perce à travers ces voiles;
Et voit bien que c'est moi qui suis les cinq étoiles.
Oui! qu'à jamais pour moi, belle Meriadec!
Pégase soit rétif & l'hypocrène à sec,
Si ma Lyre, de myrthe & de palmes ornée,
Ne consacre les nœuds d'un si rare Hymenée.

MONDOR.

Je respecte, Monsieur, un si noble transport.
Qui vous chicaneroit davantage auroit tort.
Mais prenez un conseil. Votre esprit s'exténuë.
A se forger les traits d'une femme inconnuë.
Peignez-vous celle-ci sous quelque objet present.
Lucile a, par exemple, un visage amusant.——

DAMIS.

J'entends.

MONDOR.

Suivez, lorgnez, obsédez sa personne.
Croyez voir & voyez, en elle, la Bretonne.——

DAMIS.

C'est bien dit. Cette idée échauffant mes esprits,
N'en portera que plus de feu dans mes écrits.
Le bon sens du maraud quelquefois m'épouvante.

MONDOR.

Moliére, avec raison, consultoit sa Servante.

DAMIS.

On se peint dans l'objet présent & plein d'appas,
L'objet qu'on idolâtre & que l'on ne voit pas.
Aussi bien transporté du bonheur de ma flamme,
Déja, dans mon cerveau, roule une Epitalame,
Que devant qu'il soit peu, je prétens mettre au net;
Et donner au Mercure en paîment du Sonnet.
Muse! évertuons-nous; Ayons les yeux sans cesse
Sur l'Astre qui fait naître en ces lieux la tendresse;
Cherche, en le contemplant, matiére à tes crayons!
Et que ton feu divin s'allume à ses rayons!
Que cette solitude est paisible & touchante!
J'y veux relire encor le Sonnet qui m'enchante.

Il va s'asseoir à l'écart.

MONDOR.

Quelle tête! Il faut bien le prendre comme il est.
Voyons ce qui naîtra de ce jeu qui lui plaît.

L'assiduité peut, Lucile étant jolie,
Lui faire de Quimper abjurer la folie.

SCENE IX.

DORANTE, LUCILE, DAMIS *à l'écart & sans être vû.*

DORANTE.

A Cet aveu si tendre, à de tels sentimens,
Que je viens d'appuyer du plus saint des sermens,
A tout ce que j'ai craint, Madame; à ce que j'ose,
A vos charmes enfin plus qu'à toute autre chose,
Reconnoissez que j'aime, & réparez l'erreur
D'un Pere qui m'exclud du don de votre cœur.
Je ne veux, pour tout droit que sa volonté même.
Pere équitable & tendre, il veut que l'on vous aime.
Ah! Si c'est à ce prix qu'il a mis votre foi,
Qui jamais vous pourra mériter mieux que moi?

LUCILE.

Mais, Monsieur, sur ce point, qu'importe qu'on l'éclaire,
S'il ne vous en est pas pour cela moins contraire?
Et si dès qu'il sçaura de qui vous êtes fils,
Nul espoir, près de moi, ne vous est plus permis?

DORANTE.

J'obtiendrai son aveu; rien ne m'est plus facile.
Mais, parmi tant d'Amans, adorable Lucile,
N'auriez-vous pas déja nommé votre Vainqueur?

LUCILE *tirant des vers de sa poche.*

L'Auteur seul de ces vers a sçu toucher mon cœur:
Je l'avouë, & pour lui me voilà déclarée.

DORANTE *appercevant Damis.*

On nous écoute!

LUCILE.

Hé! C'est Monsieur de l'Empirée?
Lisons-les lui ces vers: il en sera charmé.

DORANTE *à part.*

Est-ce lui, juste ciel! ou moi qu'elle a nommé?

LUCILE *à Damis.*

Venez, Monsieur, venez, pour qu'en votre présence,
Nous discutions un fait de votre compétence;
Il s'agit d'une Idile où j'ai quelque intérêt;
Et vous nous en direz votre avis, s'il vous plaît.

DORANTE.

Madame, on fait grand tort à Messieurs ces Poëtes,

Quand

Quand on les interrompt dans leur doctes retraites.
Laiſſons donc celui-ci rêver en liberté ;
Et détournons nos pas de cet autre côté.

DAMIS.

Le plus grand tort, Monſieur, que l'on puiſſe nous faire :
C'eſt de priver nos yeux de ce qui peut leur plaire.
Peut-on penſer ſi bien, étant ſeul en ces lieux ;
Qu'étant avec Madame, on ne penſe encor mieux ?
Madame, je vous prête une oreille attentive.
Rien ne me plaira tant. Liſez : & s'il m'arrive
Quelque diſtraction, dont je ne réponds pas,
Vous ne l'imputerez qu'à vos divins appas.

LUCILE.

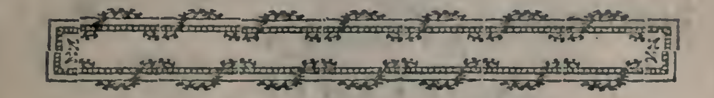
Votre façon d'écrire élegante & fleurie
Vous accoutume au ton de la galanterie.
Allons, Meſſieurs, paſſons ſous ce feuillage épais,
Où loin des importuns, nous puiſſions lire en paix.

Damis lui donne la main, qu'elle accepte au moment que Dorante lui préſentoit auſſi la ſienne.

DORANTE *ſeul.*

Eſt ce un coup du hazard ou de leur perfidie ?
Voyons. Il faut de près, que je les étudie ;
Et que je ſorte enfin de la perplexité
La plus grande, où peut-être on ait jamais été.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORANTE *ſeul & ramaſſant des tablettes.*

QUELQU'UN regrette bien les ſecrets confiés
A ces tablettes-ci que je trouve à mes pieds. *Il les ouvre.*
EPITALAME. Ah ah ! J'en reconnois le Maître !
J'y pourrois bien auſſi déveloper un Traître.——
Liſons.

SCENE II.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE.

SUIS-JE une fourbe ? Ai-je trahi vos feux ?
Le ſeul qu'on veut exclure eſt-il ſi malheureux ?
Dès que je vous ai vû prêt d'aborder Lucile,
Je me ſuis éclipſée, en confidente habile ;
Et je vous ai laiſſé le champ libre à l'inſtant.
Hé bien ? Quelle nouvelle ? En êtes-vous content ?

DORANTE.

Ah ! Qu'elle eſt raviſſante ! & que ce tête à tête
Acheve de lui bien aſſurer ſa conquête ?
Je l'aimois ! l'adorois ! l'idolâtrois ! Mais rien
N'exprime mon état depuis cet entretien.
Juſqu'au ſon de ſa voix, tout me pénetre en elle,
Son défaut me la rend plus piquante & plus belle ;
Oui, ce qu'en elle on nomme indolence & froideur ;
Redouble de mes feux la tendreſſe & l'ardeur.

LISETTE.

La Dédaigneuſe enfin s'eſt-elle humaniſée ?
Je l'avois, ce me ſemble, aſſez bien diſpoſée.

DORANTE.

Tu me vois dans un trouble.——

LISETTE.

Eh ! vivez en repos.

DORANTE.

Ses graces m'ont charmé ; mais non pas ſes propos.

LISETTE.

A-t'elle avec rigueur fermé l'oreille aux vôtres ?

DORANTE.

Non. Mais j'aurois voulu qu'elle en eût tenu d'autres.

LISETTE.

Quoi ? qu'elle eût dit : *Monſieur, je ſuis folle de vous ;*
Je voudrois que déja vous fuſſiez mon Epoux.
Mais oui ; c'eſt avoir l'ame aſſurément bien dure,
De ne pas abréger ainſi la procedure.

DORANTE.

Ayant fait de ma flamme un libre & tendre aveu,
Et promis d'agréer à Monſieur Francaleu ;
Comme je témoignois la plus ardente envie
D'entendre mon arrêt ou de mort ou de vie ;

Elle m'a répondu : (dirai-je, avec douceur)
L'Auteur ſeul de ces vers a ſçu toucher mon cœur.
A ces mots, de ſa poche, elle a tiré l'Idile,
Dont le ſuccès me rend de moins en moins tranquille.

LISETTE.

C'eſt qu'elle a cru parler à l'Auteur.

DORANTE.

Je ne ſçais.
Mais elle a mis mon ame à de rudes eſſais.
Elle a vû mon Rival d'un œil de complaiſance.
Elle a lû, malgré moi, l'Idile en ſa préſence ;
C'étoit me démaſquer. Sous cape il en rioit :
Peut-être en homme à qui l'on me ſacrifioit !
Le ſerois-je en effet ? Seroit-ce lui qu'on aime ?
Me joueroient-ils tous deux ? Me jouerois-tu toi-même ?

LISETTE.

Les honnêtes ſoupçons ! Rendez grace, entre nous,
Au cas particulier que je fais des jaloux.
Sans les ménagemens qu'on doit à leur caprice,
Mon honneur offenſé ſe feroit bien juſtice.

DORANTE.

L'Auteur ſeul de ces vers a ſçu toucher ſon cœur !
Dit-elle. Encore un coup, je n'en ſuis pas l'Auteur.
Suppoſé qu'on la trompe, & qu'elle me le croye,
Où donc eſt encor là le grand ſujet de joye ?
Je jouis d'une erreur ; & j'aurois ſouhaité
Une ſource plus pure à ma félicité :
Un mérite étranger eſt cauſe que l'on m'aime ;
Et je me ſens jaloux d'un autre dans moi-même.

LISETTE.

Que la délicateſſe eſt folle en ſes excès !
Eh ! Monſieur ! y faut-il regarder de ſi près ?
Qu'importe du bonheur la ſource fauſſe ou vraye ?

DORANTE.

Tout ce que j'entrevois de plus en plus m'éfraye.
Le bonheur du Poëte étoit encor douteux ;
Mais il eſt mon Rival, & mon Rival heureux.
De Lucile, ſans ceſſe, il contemple les charmes.
Il ſe voit vingt Rivaux ſans en prendre d'alarmes.
A l'eſtime du pere il a le plus de part.
Seule, avec ſon Valet, je te trouve à l'écart.
Que te veut-il ? Pourquoi s'enfuit-il à ma vûë ?
Quels étoient vos complots ? D'où vient paroître émuë ?
Réponds !

LISETTE.

Tout doucement : vous prenez trop de ſoin.
Et c'eſt auſſi pouſſer l'interrogat trop loin.

DORANTE.

Je t'épierai ſi bien aujourd'hui.—— Prens-y garde !
Quelque part que tu ſois, crois que je te regarde !
Cependant, allons voir, (en les feuilletant bien,)
Si ces Tablettes-ci ne m'inſtruiront de rien.

SCENE III.

LISETTE.

M'Epier ! Doucement ! Ce ſeroit une chaîne.
Quoiqu'on ſoit ſans reproche, on ne veut rien qui gêne.
Ah ! c'eſt peu d'être injuſte : Il oſe être importun !
Aux trouſſes du fâcheux je vais en lâcher un,
Qui s'attachant à lui, ſçaura bien m'en défaire.
Le voici juſtement.

SCENE IV.

M. FRANCALEU, LISETTE.

M. FRANCALEU.

Qu'as-tu donc tant à faire
Avec ce Cavalier, qui ne ſemble, chez moi,
S'être impatroniſé, que pour être avec toi ?

LISETTE.

De tous nos entretiens vous ſeul êtes la cauſe.

M. FRANCALEU.

Voyons un peu le tour qu'elle donne à la choſe.

LISETTE.

Tout ſimple. Le Jeune-homme entend vanter à tous,
Certaine Tragédie en ſix Actes, de vous,
Que l'on dit fort plaiſante, & qu'il brûle d'entendre ;
Sans qu'il ſçache par qui, ni trop comment s'y prendre.

M. FRANCALEU.

Et n'a-t'il pas l'ami qui me l'a préſenté ?

LISETTE.

Monſieur de l'Empirée ? Il aura plaiſanté,
De cauſtique & de fat, joüé les mauvais rôles,
Et parlé de vos vers en pliant les épaules.

M. FRANCALEU.

J'en croirois quelque choſe, à ſon rire mocqueur.

Le serpent de l'envie a siflé dans son cœur.
Ho bien, bien! double joye, en ce cas, pour le notre!
Je mortifierai l'un, & satisferai l'autre;
L'autre aussi-bien m'a plû, comme il plaira par-tout.
Il a tout-à-fait l'air d'un homme de bon goût;
Et d'ailleurs il me prend dans mon enthousiasme.
Je suis en train de rire; & veux, malgré mon asme,
Lui lire tous les vers, sans en excepter un.

LISETTE.

Vous me défairez-là d'un terrible importun.

M. FRANCALEU.

Va donc me le chercher.

LISETTE.

Faites-en votre affaire.
Je me vais occuper d'un soin plus nécessaire.
Il faut que je m'habille.

M. FRANCALEU.

Eh pourquoi donc sitôt?

LISETTE.

Voulant représenter Lucile comme il faut,
J'ôte dès-à-présent mes habits de soubrette,
Pour être, sous les siens, plus libre & moins distraite.

M. FRANCALEU.

C'est fort bien avisé. Vas. Je me charge, moi.——

SCENE V.

M. FRANCALEU, M. BALIVEAU.

M. FRANCALEU.

AH! c'est vous! Comment va la mémoire?

M. BALIVEAU.

Ma foi!
Quelques raisonnemens que votre goût m'oppose,
Je hais bien la démarche où mon Neveu m'expose.
Pour s'y résoudre; il faut à cet Original,
Vouloir étrangement & de bien & de mal.
Enfin mon rôle est sçû: Voyons, que faut-il faire?

M. FRANCALEU.

Et moi, de mon côté, je songe à votre affaire.
Cependant soyez gai: Débutez seulement,
Et vous serez bientôt de notre sentiment.
De vos talens, à peine aurons-nous les prémices,

Que nous voulons vous voir un pilier de coulices;
Et, quoique vous disiez, vers un plaisir si doux,
De la force du charme, entrainé comme nous.
J'ai vû ce charme, en France, opérer des miracles?
Eriger nos Palais en salles de Spectacles;
Et, ce que n'a pû faire encore la raison,
Réformer le Quadrille en plus d'une maison.

M. BALIVEAU.

Je ne le cache pas. Malgré ma répugnance,
Une chose me fait quelque plaisir d'avance.
C'est le parfait rapport qui, par un cas plaisant,
Se trouve entre mon rôle & mon état present.
Je représente un Pere austére & sans foiblesse,
Qui d'un fils libertin gourmande la jeunesse.
Le Vieillard, à mon gré, parle comme un Caton:
Et je me réjoüis de lui donner le ton.

M. FRANCALEU.

Celui qui fait le fils s'y prend le mieux du monde.
Car nous ne jouons bien qu'autant qu'on nous seconde.
Tout dépend de l'Acteur qu'on met vis-à-vis nous.
Si celui-ci venoit répéter avec vous?

M. BALIVEAU.

Je voudrais que ce fût déja fait.

M. FRANCALEU *appellant ses valets.*

Holà hée!
Que l'on aille chercher Monsieur de l'Empirée.

à M. Baliveau.

Tenez, voilà par où le Jeune homme entrera.
Vous pouvez commencer sitôt qu'il paroîtra.
Faites comme l'on fait aux choses imprévûës.
Soyez comme quelqu'un qui tomberoit des nuës;
Car c'est l'esprit du rôle; & vous vous souvenez
Que vous vous trouvez, vous & ce fils, nez à nez,
L'instant précis qu'il sort ou d'une Académie,
Ou de quelqu'autre lieu que vous voulez qu'il fuie;
Et qu'à cette rencontre, un silence fâcheux
Exprime une surprise égale entre vous deux;
C'est un coup de Théâtre admirable: & j'espere.——



SCENE VI.

M. FRANCALEU, M. BALIVEAU, DAMIS.

M. FRANCALEU *à Damis.*

MONSIEUR, voilà celui qui ſera votre pere.
Il ſçait ſon rôle : Allons, concertez-vous un peu ;
Et tout en vous voyant ; commencez votre jeu.
à M. Baliveau, voyant ſon profond étonnement.
Comment Diable ! A merveille ! A miracle ! Courage !
On ne ſçauroit jouer mieux que vous du viſage. *à Damis.*
Vous avez joué, vous, la ſurpriſe aſſez bien ;
Mais le rire vous prend, & cela ne vaut rien.
Il faut être interdit, confus, couvert de honte.

M. BALIVEAU.

Je ſens, qu'ainſi que lui, votre aſpect me démonte.

DAMIS *à Francaleu.*

C'eſt que lors qu'on répete, un tiers eſt importun.

M. FRANCALEU.

Adieu donc : Auſſi-bien je fais languir quelqu'un. *à Damis.*
Monſieur l'homme accompli, qui du moins croyez l'être ;
Prenez, prenez leçon : car voilà votre Maître.
Frappant ſur l'épaule de Baliveau.
Bravo ! bravo ! bravo !

SCENE VII.

M. BALIVEAU, DAMIS.

M. BALIVEAU.

LE ſot évenement !

DAMIS.

Je ne puis revenir de mon étonnement.
Après un tel prodige, on en croira mille autres.
Quoi, mon Oncle, c'eſt vous ? Mon cher Oncle eſt des nôtres ?
Heureux le lieu, l'inſtant, l'emploi qui nous rejoint !

M. BALIVEAU.

Raiſonnons d'autre choſe, & ne plaiſantons point.
Le hazard a voulu.——

DAMIS.

Voici qui paroît drôle.
Eſt-ce vous qui parlez, ou ſi c'eſt votre rôle?

M. BALIVEAU.

C'eſt moi-même qui parle, & qui parle à Damis.
Voilà donc ce que fait mon Neveu dans Paris?
Qu'a produit un ſéjour de ſi longue durée?
Que veut dire ce nom, Monſieur De l'Empirée?
Sied-il, dans ton état, d'aller ainſi vêtu?
Dans quelle compagnie, en quelle école es-tu?

DAMIS.

Dans la vôtre, mon Oncle. Un peu de patience.
Imitez-moi. Voyez ſi je romps le ſilence
Sur mille queſtions, qu'en vous trouvant ici,
Peut-être ſuis-je en droit d'oſer vous faire auſſi.
Mais c'eſt que notre rôle eſt notre unique affaire;
Et que de nos débats, le Public n'a que faire.

M. BALIVEAU *levant ſa canne.*

Coquin! Tu te prévaus du contretems maudit.——

DAMIS.

Monſieur, ce geſte-là vous devient interdit!
Nous ſommes, vous & moi, membres de Comédie.
Notre corps n'admet point la méthode hardie
De s'arroger ainſi la pleine authorité;
Et l'on ne connoît point chez nous de primauté.

M. BALIVEAU *à part.*

C'eſt à moi de plier, après mon incartade.

DAMIS, *gaîment.*

Répétons donc en paix. Voyons, mon Camarade.
Je ſuis un Fils.——

M. BALIVEAU.

J'ai ri. Me voilà déſarmé.

DAMIS.

Et vous, un Pere.——

M. BALIVEAU.

Hé oui, Bourreau! Tu m'as nommé.
Je n'ai que trop pour toi des entrailles de Pere;
Et ce fut le ſeul bien que te laiſſa mon Frere.
Quel uſage en fais-tu? Qu'ont ſervi tous mes ſoins?

DAMIS.

A me mettre en état de les implorer moins.
Mon Oncle, vous avez cultivé mon enfance.
Je ne mets point de borne à ma reconnoiſſance;
Et c'eſt pour le prouver que je veux déſormais
Commencer par tâcher d'en mettre à vos bienfaits.
Me ſuffire à moi-même, en volant à la gloire,
Et chercher la Fortune au Temple de Mémoire.

M. BALIVEAU

M. BALIVEAU.

Où la vas-tu chercher ? Ce Temple prétendu,
(Pour parler ton jargon) n'eſt qu'un païs perdu :
Où la néceſſité, de travaux conſumée,
Au ſein d'un ſot orgueil, ſe repaît de fumée.
Eh, malheureux ! crois-moi : fui ce terroir ingrat.
Prens un parti ſolide, & fais choix d'un état ;
Qu'ainſi que le talent, le bon ſens autoriſe ;
Qui te diſtingue, & non qui te ſingulariſe ;
Où le Génie heureux brille avec dignité,
Tel qu'enfin le Barreau l'offre à ta vanité.

DAMIS.

Le Barreau !

M. BALIVEAU.

Protégeant la Veuve & le Pupille,
C'eſt-là qu'à l'honorable on peut joindre l'utile ;
Sur la gloire & le gain établir ſa Maiſon ;
Et ne devoir qu'à ſoi ſa fortune & ſon Nom.

DAMIS.

Ce mélange de gloire & de gain m'importune.
On doit tout à l'Honneur ; & rien à la Fortune.
Le Nourriſſon du Pinde, ainſi que le Guerrier,
A tout l'or du Pérou préfere un beau laurier.
L'Avocat ſe peut-il égaler au Poëte ?
De ce dernier la gloire eſt durable & complette.
Il vit long tems après que l'autre a diſparu.
Scarron même l'emporte aujourd'hui ſur Patru.
Vous parlez du Barreau de la Grece & de Rome,
Lieux propres autrefois à produire un grand homme.
L'ancre de la Chicane & ſa barbare voix
N'y défiguroient pas l'Eloquence & les Loix.
Que des traces du Monſtre on purge la Tribune !
J'y monte. Et mes talens voués à la Fortune,
Juſqu'à la Proſe encor voudront bien déroger.
Mais l'abus ne pouvant ſi-tôt ſe corriger,
Qu'on me laiſſe, à mon gré, n'aſpirant qu'à la gloire,
Des titres du Parnaſſe, anoblir ma mémoire ;
Et primer dans un Art, plus au-deſſus du Droit,
Plus grave, plus ſenſé, plus noble qu'on ne croit !
Le vice, impunement, dans le ſiécle où nous ſommes,
Foule aux pieds la vertu, ſi précieuſe aux hommes.
Eſt-il pour un eſprit ſolide & généreux,
Une cauſe plus belle à plaider devant eux ?
Que la Fortune donc me ſoit mere ou marâtre,
C'en eſt fait ; pour Barreau, je choiſis le Théâtre ;
Pour client, la vertu : Pour loix, la vérité :
Et pour Juge, mon ſiécle & la poſtérité.

M. BALIVEAU.

Eh, bien porte plus haut ton espoir & tes vues.
A ces beaux sentimens les Dignités son dues.
La moitié de mon bien, remise en ton pouvoir,
Parmi nos Sénateurs, s'offre à te faire asséoir.
Ton esprit généreux, si la vertu t'est chere;
Si tu prends à sa cause un intérêt sincere,
Ne préferera pas, la croyant en danger,
L'éfort de la défendre au droit de la juger.

DAMIS.

Non. Mais d'un si beau droit l'abus est trop facile.
L'esprit est généreux, mais le cœur est fragile.
Qu'un Juge incorruptible est un homme étonnant!
Du Guerrier le mérite est sans doute éminent.
Mais presque tout consiste au mépris de la vie.
Et de servir son Roi, la glorieuse envie,
L'espérance, l'exemple, un je ne sçai quel prix,
L'horreur du mépris même inspire ce mépris.
Mais avoir à braver le sourire & les larmes
D'une Solliciteuse aimable & sous les armes!
Tout sensible, tout homme enfin que vous soyez,
Sans oser être ému, la voir presque à vos pieds!
Jusqu'à la cruauté pousser le Stoïcisme!
Je ne me sens point fait pour un tel heroïsme.
De tous nos Magistrats la vertu me confond:
Et je ne conçois pas comment ces Messieurs font.
Ma vertu donc se borne au mépris des richesses;
A chanter des héros de toutes les espéces;
A sauver, s'il se peut, par mes travaux constans,
Et leurs noms & le mien, des injures du tems.
Infortuné! Je touche à mon cinquiéme lustre;
Sans avoir publié rien qui me rende illustre:
On m'ignore, & je rampe encore, à l'âge heureux,
Où CORNEILLE & RACINE étoient déja fameux.

M. BALIVEAU.

Quelle étrange manie! & dis-moi, misérable!
A de si grands esprits, te crois-tu comparable?
Et ne sçais-tu pas bien qu'au métier que tu fais,
Il faut, ou les atteindre, ou ramper à jamais?

DAMIS.

Hé bien, voyons le rang que le destin m'aprête.
Il ne couronne point ceux que la crainte arrête.
Ces maîtres même avoient les leurs, en débutant;
Et tout le monde alors put leur en dire autant.

M. BALIVEAU.

Mais les beautés de l'art ne sont pas infinies.
Tu m'avoueras du moins que ces rares génies,

Outre le don qui fut leur principal appui,
Moissonnoient à leur aise, où l'on glane aujourd'hui.

DAMIS.

Ils ont dit, il est vrai, presque tout ce qu'on pense.
Leurs écrits sont des vols, qu'ils nous ont fait d'avance;
Mais le remede est simple : il faut faire comme eux,
Ils nous ont dérobé ; dérobons nos néveux ;
Et tarissant la source, où puise un beau délire,
A la postérité ne laissons rien à dire.
Un démon triomphant m'éleve à cet emploi ;
Malheur aux écrivains qui viendront après moi!

M. BALIVEAU.

Vas ! malheur à toi-même, Ingrat ! cours à ta perte!
A qui veut s'égarer, la carriere est ouverte.
Indigne du bonheur qui t'étoit préparé,
Rentre dans le néant, dont je t'avois tiré.
Mais ne crois pas que, prêt à remplir ma vengeance,
Ton châtiment se borne à la seule indigence.
Cette soif de briller, où se fixent tes vœux,
S'éteindra, mais trop tard, dans des dégoûts afreux.
Vas subir du public les jugemens fantasques !
D'une cabale aveugle, essuyer les bourasques !
Chercher envain quelqu'un d'humeur à t'admirer,
Et trouver tout le monde actif à censurer!
Va, des auteurs sans nom, grossir la foule obscure,
Egayer la satyre, & servir de pâture
A je ne sçai quel tas de brouillons affamés,
Dont les écrits mordans, sur les quais sont semés !
Déja, dans les caffés, tes projets se répandent.
Le parodiste oisif & les forains t'attendent.
Vas, après t'être vu, sur leur scene, avili,
De l'opprobre, avec eux, retomber dans l'oubli !

DAMIS.

Que peut, contre le roc, une vague animée !
Hercule a-t-il péri, sous l'éfort du pygmée ?
L'Olympe voit en paix, fumer le mont Æthna.
Zoïle, contre Homere, en vain se déchaîna ;
Et la palme du Cid, malgré la même audace,
Croît & s'éleve encore au sommet du Parnasse !

M. BALIVEAU.

Jamais l'extravagance alla-t-elle plus loin ?
Hé bien, tu braveras la honte & le besoin.
Je veux que ton esprit n'en soit que plus rebelle,
Et qu'aux siécles futurs, ta sotise t'appelle :
Que de ton vivant même, on admire tes vers ;
Tremble ! & vois sous tes pas, mille abîmes ouverts!
L'impudence d'autrui va devenir ton crime.

On mettra ſur ton compte un libelle anonyme.
Pourſuivi, condamné, proſcrit ſur ces rumeurs,
A qui veux-tu qu'un homme en appelle ?

DAMIS.

A ſes mœurs.

M. BALIVEAU.

A ſes mœurs ? Et le monde, en ces ſortes d'orages,
Eſt-il inſtruit des mœurs, ainſi que des ouvrages ?

DAMIS.

Oui. De mes mœurs bientôt j'inſtruirai tout Paris.

M. BALIVEAU.

Eh comment, s'il vous plaît ?

DAMIS.

Comment ? par mes écrits !
Je veux que la vertu, plus que l'eſprit, y brille.
La mere en preſcrira la lecture à ſa fille;
Et j'ai, grace à ces ſoins, le cœur fait de façon,
A monter aiſément ma lyre ſur ce ton.
Sur la ſcene aujourd'hui, mon coup d'eſſai l'annonce;
Je ſuis un malheureux. Mon oncle me renonce.
Je me tais. Mais l'erreur eſt ſujette au retour.
J'eſpere triompher, avant la fin du jour:
Et peut-être la chance, alors tournera-t-elle.

M. BALIVEAU.

Quoi ? Vous feriez l'Auteur de la piece nouvelle,
Que, ce ſoir, aux français, l'on doit repréſenter ?

DAMIS.

Soyez donc le premier, à m'en féliciter.

M. BALIVEAU.

Puiſque vous le voulez, je vous en félicite.

DAMIS.

J'en augure une heureuſe & pleine réuſſite.

M. BALIVEAU.

Cependant, gardez-vous de dire à Francaleu,
Que de ſon bon ami, vous ſoyez le néveu.

DAMIS.

Tout comme il vous plaira. Mais je vois avec peine,
Que vous ne voulez pas que je vous appartienne.

M. BALIVEAU.

J'ai de bonnes raiſons, pour en agir ainſi.

DAMIS.

J'obéirai, Monſieur.

M. BALIVEAU.

J'y compte.

DAMIS.

Mais auſſi.
Daignant de même entrer dans l'eſprit qui m'anime,

Laiſſez-moi, quelque tems, jouir de l'anonyme.
Pour gouter du ſuccès les plaiſirs plus entiers :
Et m'entendre loüer, ſans rougir.

M. BALIVEAU.

Volontiers.

(*à part.*) A demain, ſcelérat ! Si jamais tu rimailles,
Ce ne ſera, morbleu, qu'entre quatre murailles.

SCENE VIII.

DAMIS.

IL ne veut m'avouer qu'après l'événement.
Nous nous ſommes ici rencontrés plaiſamment.
La ſcéne eſt théâtrale, unique, inopinée.
Je voudrois, pour beaucoup, l'avoir imaginée.
Mon ſuccès ſeroit ſûr. Du moins profitons-en ;
Et ſongeons à la coudre à quelque nouveau plan.
J'en ai pluſieurs ; Voyons. Où ſont donc mes tablettes ?
La perte, pour le coup, ſeroit des plus complettes.
Tout à l'heure, à la main, je les avois encor.
Ah ! je ſuis ruiné ! J'ai perdu mon tréſor !
Nombre de canevas, deux Pieces commencées,
Caractères, portraits, maximes & penſées,
Dont la plus triviale, en vers aléxandrins,
Au bout d'une tirade, eût fait battre des mains !
Mais j'ai regret ſur-tout, à mon épitalame.
Hélas ! ma muſe, au gré de l'eſpoir qui m'enflamme,
Dans un premier tranſport, venoit de l'ébaucher.
Deux fois, du même enfant, pourra-t'elle accoucher ?

SCENE IX.

DORANTE, DAMIS.

DAMIS.

AH Monſieur ! ſecourez les muſes attriſtées !
Mes tablettes, là-bas, dans le bois ſont reſtées.
Suivez-moi ! Cherchons-les ! aidons-nous !

DORANTE.

Les voilà.

DAMIS.

Je ne puis exprimer le plaiſir.——

DORANTE.

Brisons-là.

DAMIS.

Vous me rendez l'espoir, le repos & la vie.

DORANTE.

Mon dessein n'est pas tel; car je vous signifie
Qu'il faut, en ce logis, ne plus vous remontrer;
Et vous faire une affaire, ou n'y jamais rentrer.

DAMIS.

L'étrange alternative! Un ami la propose!
Ne puis-je, avant d'opter, en demander la cause?

DORANTE.

Eh fy! l'air ingénu sied mal à votre front;
Et ce doute affecté n'est qu'un nouvel affront.

DAMIS.

C'est la pure franchise. En vérité j'ignore.——

DORANTE.

Quoi, Monsieur? que Lucile est celle que j'adore?

DAMIS.

Non. Quand j'ai vû tantôt mes vers entre ses mains.——

DORANTE.

Vous m'avez insulté, c'est de quoi je me plains.

DAMIS.

En quoi donc?

DORANTE.

C'étoit vous qui les lui faisiez lire.

DAMIS.

Moi!

DORANTE.

Vous. Plus je souffrois; plus je vous voyois rire.

DAMIS.

De ce qu'innocemment la belle, malgré vous,
Révéloit un secret dont vous étiez jaloux.

DORANTE.

Non. Mais de la noirceur de cette ame cruelle,
Et du plaisir malin de jouir, avec elle,
De la confusion d'un rival malheureux,
Que vous avez joué de concert tous les deux.
C'est à quoi votre esprit, depuis un mois, s'occupe;
Mais je ne serai pas jusqu'au bout, votre dupe;
Je veux, de mon côté, mettre aussi les railleurs:
Et votre épithalame ira servir ailleurs.

DAMIS.

Ah! ce mot échappé me fait enfin comprendre.——

DORANTE.

Songez vîte au parti que vous avez à prendre.

DAMIS.

Un mot !

DORANTE.

Vous voudriez temporiser en vain.
Renoncez à Lucile ? ou l'épée à la main.

DAMIS.

Mais cette épithalame.——

DORANTE.

Ou partez, tout à l'heure !
Ou, tout à l'heure, il faut que l'un ou l'autre meure !

DAMIS.

Quelle vivacité ! Quand nous nous entendrons,
Ni je ne partirai, ni nous ne nous battrons.

DORANTE.

Pour un homme poussé, vous voilà d'un grand phlegme.

DAMIS.

C'est que je me souviens d'un certain apophtegme,
Qui dit.——

DORANTE.

Ne dit-il pas qu'un Versificateur
Entend l'art de rimer, mieux que le point d'honneur ?

DAMIS.

C'en est trop. A vous-même, un mot eût pû vous rendre.
Je ne le dirois plus, voulussiez-vous l'entendre.
C'est moi, qui maintenant vous demande raison.
Cependant on pourroit nous voir de la maison.
La place, pour nous battre, ici près est meilleure.
Marchons !

SCENE X.

M. FRANCALEU, M. DORANTE, DAMIS.

M. FRANCALEU, *prenant Dorante par le bras & ne le lâchant plus.*

Eh, venez donc, Monsieur ! Depuis une heure,
Je vous cherche par tout, pour vous lire mes vers.

DORANTE.

A moi, Monsieur ?

M. FRANCALEU.

A vous.

DAMIS, *à part.*

Autre esprit à l'envers ?

M. FRANCALEU.

Vous désirez, dit-on, ce petit sacrifice ?

DORANTE.

Et qui m'a, près de vous, rendu ce bon office ?

M. FRANCALEU.

C'est Lisette.

DORANTE *à Damis.*

C'est vous qu'elle veut servir.

M. FRANCALEU.

Lui ?

Il voudroit qu'on fût sourd aux ouvrages d'autrui.

DAMIS.

Loin de l'en détourner, c'est moi qui l'y convie.

DORANTE *à Damis.*

Je lis dans votre cœur; & je vois votre envie.

M. FRANCALEU.

Vous dites bien; l'envie! Oui; c'est un envieux,
Qui voudroit, sur lui seul, attirer tous les yeux.

DAMIS.

Mon ami, par bonheur, est là pour me défendre.
Tantôt je l'exhortois encore à vous entendre.

DORANTE *bas à Damis.*

Vous osez m'attester ?

DAMIS, *bas à Dorante.*

Je songe à votre amour.
Songez, si vous voulez, à faire votre cour.

M. FRANCALEU.

On me voudroit pourtant assurer du contraire.

DAMIS.

Lisez; & qu'il admire; il ne sçauroit mieux faire.

DORANTE, *bas.*

Tu crois m'échaper; Mais.——

DAMIS *à M. Francaleu.*

D'autant plus que Monsieur
A besoin maintenant d'un peu de belle humeur.

M. FRANCALEU, *tirant un gros cahier de sa poche.*

Ah ! quelque humeur qu'il ait, il faudra bied qu'il rie;
Et pour cela d'abord, je lis ma Tragédie.

DAMIS.

Rien ne pouvoit pour lui venir plus à propos.

M. FRANCALEU.

Pourvû que les fâcheux nous laissent en repos.

DAMIS *bas à Dorante.*

Dès-que vous le pourrez, songez à disparoître.
Je vous attends. *Il s'en va.*

M. FRANCALEU.

Vous n'en voulez pas être ?

DORANTE

DORANTE *à Damis.*

Je ne vous quitte point.

DAMIS *à M. Francaleu.*

Monſieur, excuſez-moi,
J'aime : & c'eſt un état, où l'on n'eſt guere à ſoi.
Vous ſçavez qu'un amant ne peut reſter en place.

DORANTE *voulant courir après lui.*

Par la même raiſon.——

SCENE XI.

M. FRANCALEU, DORANTE.

M. FRANCALEU, *le retenant.*

LAISSEZ, laiſſez de grace !
Il en veut à ma fille, & je ſerois charmé,
Qu'il parvînt à lui plaire, & qu'il en fût aimé.

DORANTE.

Oh ! parbleu qu'il vous aime, & vous & vos ouvrage

M. FRANCALEU.

Comme ſi nous avions beſoin de ſes ſuffrages ?

DORANTE.

Le mien mérite peu que vous vous y teniez.

M. FRANCALEU.

Je ſerai trop heureux que vous me le donniez.

DORANTE.

Prodiguer pour moi ſeul, le fruit de tant de veilles ?

M. FRANCALEU.

Moins l'aſſemblée eſt grande, & plus elle a d'oreilles.

DORANTE.

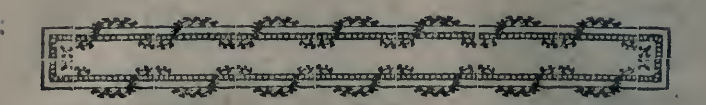
Si vous vouliez, pour lui, différer d'un moment ?

M. FRANCALEU.

Non. Qui ſatisfait tôt, ſatisfait doublement.
Il lâche Dorante pour tirer ſes lunettes ; Dorante s'évade ; & M. Francaleu continuë ſans s'en appercevoir.
Et c'eſt le moins qu'on doive à votre politeſſe,
D'avoir bien voulu prendre un rôle dans la Piéce.
Il déroule ſon cahier ; & lit.
La mort de BUCHÉPHALE. *Se retournant & ne trouvant plus Dorante.*
Où diable eſt-il ? Comment !
On me fuit ? Oh, parbleu ! ce ſera vainement.
Je cours après mon homme ; & s'il faut qu'il m'échappe ;
Je me cramponne après le premier que j'attrappe,

Et bénévole ou non, dût-il ronfler debout,
L'auditeur entendra ma Piéce jusqu'au bout.

Fin du troisieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MONDOR, LISETTE, *avec une robe & une coëffure semblables à celles de Lucîle.*

MONDOR, *qu'elle tire par la manche, en regardant derriere elle avec un air inquiet.*

A Quoi bon, dans le Parc, ainsi tourner sans cesse?
Piroüeter, courir, voltiger?

LISETTE.

Mondor!

MONDOR.

Qu'est-ce?

LISETTE.

Tu ne voyois pas?

MONDOR.

Quoi?

LISETTE.

Qu'on nous épioit.

MONDOR.

Quand?

LISETTE.

Le voilà bien sot!

MONDOR.

Qui?

LISETTE.

Le trait certe est piquant.

MONDOR.

Quel?

LISETTE.

Quel ? Qu'eſt-ce ? Quoi ? Quand ? Qui ? L'Amant de Lucile,
Que ſon mauvais démon ne peut laiſſer tranquille.
Dorante.

MONDOR.

Hé bien, Dorante ?

LISETTE.

Il nous a vûs de loin,
Ainſi que tu croyois m'aborder ſans témoin.
Sous ce nouvel habit, du bout de l'Avenuë,
Qu'il aît cru voir Lucile, ou qu'il m'ait reconnuë,
Près de toi, l'un vaut l'autre ; & ſur-tout ſon deſtin
Semblant te mettre exprès une lettre à la main.
Nous entrons dans le Parc : il nous guette, il petille,
Il ſe gliſſe & nous ſuit, du long de la charmille.
Moi, qui du coin de l'œil, obſerve tous ſes tours,
Je me laiſſe entrevoir : & diſparois toujours.
Dieu ſçait ſi le cerveau de plus en plus lui tinte !
Tant quenfin je le plante, au fond du labyrinthe,
Où le pauvre jaloux, pour long-tems en défaut,
Peſte & jure, je crois maintenant, comme il faut.
Je ferois encor pis, ſi je pouvois pis faire.
De ces cœurs défians l'eſpece atrabilaire
Reſſemble, je le vois, aux chevaux ombrageux ;
Il faut les aguerrir, pour venir à bout d'eux.

MONDOR.

Oh, parbleu ! ce n'eſt pas le foible de mon Maître !
Au contraire, il ſe livre aux gens, ſans les connoître ;
Et préſume aſſez bien de ſoi-même & d'autrui,
Pour ſe croire adoré, ſans que l'on ſonge à lui.
Du reſte, ſçait-il bien ſe tirer d'une affaire ?

LISETTE.

Ceux qui l'ont ſéparé d'avec ſon adverſaire,
Diſent qu'il s'y prenoit en brave cavalier ;
Et, pour un bel-eſprit, qu'il eſt franc du collier.

MONDOR.

Il n'eſt ſorte de gloire, à laquelle il ne coure.
Le bel-eſprit, en nous, n'exclud pas la bravoure.
D'ailleurs, ne dit-on pas ; Telles gens, tel patron ;
Et dès-que je le ſers, peut-il être un poltron ?

LISETTE.

Voilà donc cet amour, dont j'étois ignorante ?
Et que j'ai cru toujours un rêve de Dorante ?

MONDOR.

Mon Maître ne dit mot ; mais à la vérité,
Ce combat-là tient bien de la rivalité.

En ce cas, mon adreſſe a tout fait.

LISETTE.

Ton adreſſe !

MONDOR.

Oui. J'ai, de ſa conquête, honoré ta Maîtreſſe.
Celle qu'il recherchoit, ne me convenant pas,
De Lucile, à propos, j'ai vanté les appas :
Lui conſeillant d'avoir ſouvent les yeux ſur elle,
Et de mettre un peu l'une & l'autre en paralelle.
Il paroît qu'il n'a pas négligé mes avis.

LISETTE.

Il ſe repentiroit de les avoir ſuivis.
Envers & contre tous, je protége Dorante.

MONDOR.

Gageons que, malgré toi, mon Maître le ſupplante.
Car étant né Poëte au ſuprême degré,
Lucile va d'abord le trouver à ſon gré.
Monſieur de Francaleu, déja l'aime & l'eſtime.
Du pere de Dorante, il n'eſt pas moins l'intime :
Et je porte un billet, à ce pere adreſſé,
Qu'après s'être battu, ſur l'heure, il a tracé.
Sçachant des deux vieillards la méſintelligence,
Il mande à celui-ci, ſelon toute apparence,
De rappeller un fils, qui fait ici l'amour,
Et dont l'entêtement croîtroit de jour en jour.
Il ſçaura, là-deſſus, le rendre impitoyable.
S'il aime enfin Lucile, ainſi qu'il eſt croyable ;
Prends de mes almanachs : & tiens pour aſſuré,
Que le bonheur de l'autre eſt fort avanturé.

LISETTE.

Mais cet autre ; avec qui je ſuis de connivence,
A pris, depuis un mois, terriblement l'avance.
J'ai vû pâlir Lucile, au récit du combat ;
D'une tendre frayeur, le cœur encor lui bat.
Lucile s'eſt émue : & c'eſt pour lui, te dis-je.
Il a viſiblement tout l'honneur du prodige.
Depuis même, ils ſe ſont entretenus long-tems ;
Et s'étoient ſéparez, l'un de l'autre contens :
Lorſque, dans cet eſprit ſoupçonneux à la rage,
Ma préſence équivoque a ramené l'orage ;
Mais le calme ne tient qu'à l'éclairciſſement,
Et va couler ton Maître à fond, dans le moment.

MONDOR.

Je répond de la Barque, en dépit de Neptune.
Songe donc qu'elle porte un Poëte & ſa fortune !
Telle gloire le peut couronner aujourd'hui,
Qui mettroit pere & fille, à genoux, devant lui.

De ce coup décisif l'instant fatal approche.
L'amour m'arrache au tems, que l'honneur me reproche.
Adieu : Que devant nous, tout s'abaisse en ce jour.
Et que tous nos rivaux tremblent à mon retour !

SCENE II.

LISETTE *seule.*

TELLE gloire le peut couronner.-- J'ai beau dire,
Dorante pourroit bien avoir ici du pire.
Faisons la guerre à l'œil ; Et mettons-nous au fait
De ce coup, qui doit faire un si terrible effet.

SCENE III.

M. FRANCALEU, DAMIS, LISETTE.

M. FRANCALEU *à Lisette, qu'il ne voit que par derriere.*

LUCILE, redoublez de fierté pour Dorante.
Vous n'êtes pas encore assez indifférente ;
Vous souffrez qu'il vous parle ; & je défens cela :
Tout net ! Entendez-vous, ma fille ?

LISETTE *se tournant & faisant la révérence.*

Oui, mon Pere.

M. FRANCALEU.

Ha ;
C'est toi, Lisette ?

LISETTE.

Hé bien, je tiens parole.
Lui ressemblai-je assez ? Jouerai-je bien son rôle ?
L'œil du Pere s'y trompe ; & je conclus d'ici,
Que bien d'autres, tantôt, s'y tromperont aussi.

M. FRANCALEU *à Damis.*

Admirez en effet, comme elle lui ressemble !

LISETTE.

Quand commencera-t'on ?

M. FRANCALEU.

Tout-à-l'heure : on s'assemble.
Cependant, vas chercher ta Maîtresse ; & l'instruis
Des dispositions où tu vois que je suis.
Si j'eus une raison, maintenant j'en ai trente.
Qui doivent à jamais disgracier Dorante. (*Elle s'en va.*)

SCENE IV.

M. FRANCALEU, DAMIS.

M. FRANCALEU.

LA coquine le ſert indubitablement,
Et m'en a ſur ſon compte, impoſé doublement.
Sur quoi donc, s'il vous plaît, vous a-t'il fait querelle ?

DAMIS.

Sur un mal-entendu, pour une bagatelle.

M. FRANCALEU.

Ce procédé l'exclud du rang de vos amis ?

DAMIS.

Quelque reſſentiment pourroit m'être permis;
Mais je ſuis ſans rancune ; & ce qui ſe prépare,
Va me venger aſſez de cet eſprit biſare.

M. FRANCALEU.

Ce que j'apprends encor, lui fait bien moins d'honneur.

DAMIS.

Quoi donc ?

M. FRANCALEU.

Qu'il eſt le fils d'un maudit chicaneur,
Qui n'écoutant priére, avis, ni remontrance,
Depuis dix ou douze ans, me plaide, à toute outrance.
Des ſotiſes d'un pere, un fils n'eſt pas garand ;
Mais le tort que me fait ce plaideur eſt ſi grand,
Que je puis, à bon droit, haïr juſqu'à ſa race.
Ce procès me ruine, en ſotte paperaſſe ;
Et ſans le tems, les pas, & les ſoins qu'il y faut,
J'aurois été Poëte onze ou douze ans plutôt.
Sont-ce-là, dites-moi, des pertes réparables ?

DAMIS.

Le dommage eſt vraiment des plus conſidérables.
Il faut que le Public intervienne au procès ;
Et concluë, avec vous, à de gros intérêts.
Et Dorante n'a-t'il contre lui que ſon Pere ?

M. FRANCALEU.

Pardonnez-moi, Monſieur, il a ſon caractere.
Je lui croyois du goût, de l'eſprit du bon ſens ;
Ce n'eſt qu'un étourdi ; Cela tourne à tous vents.
Cervelle évaporée ; eſprit jeune & frivole,
Que vous croyez tenir, au moment qu'il s'envole ;
Qui me choque en un mot ; & qui me choque au point,
Que chez moi, ſans ma Piéce, il ne reſteroit point.

Mais il le faut avoir, si je veux qu'on la jouë;
Et voilà trop de fois que mon Spectacle échouë.
A propos, ce Bonhomme, avec qui vous joüez;
Plaît-il ? que vous en semble ? excellent ! avouez.

DAMIS.

Admirable !

M. FRANCALEU.

A-t'il l'air d'un Pere qui querelle ?
Heim ! Comme sa surprise a paru naturelle ?

DAMIS.

Attendez à juger de ce qu'il peut valoir,
Que vous en ayez vû ce que je viens d'en voir.
Il est original, en ces sortes de rôle.

M. FRANCALEU.

Pour un mois, avec nous, il faut que je l'enrôle.

DAMIS.

De l'humeur dont il est, j'admire seulement
Qu'il daigne se prêter à nous pour un moment.

M. FRANCALEU.

C'est que je l'ai flatté du succès d'une affaire.
Tirons-en donc parti ; tandis qu'à nous complaire,
Et qu'à nous ménager, il a quelque intérêt.

DAMIS.

La troupe ne sçauroit faire un meilleur acquêt.

M. FRANCALEU.

Si vous le souhaitez, c'est une affaire faite.

DAMIS.

Personne plus que moi, Monsieur, ne le souhaite.

M. FRANCALEU.

Et personne, Monsieur, n'y peut mieux réüssir.

DAMIS.

Que Moi ?

M. FRANCALEU.

Que Vous.

DAMIS.

Par où ? Daignez m'en éclaircir.

M. FRANCALEU.

Vous pouvez, à la Cour, lui rendre un bon office.

DAMIS.

Plût au Ciel ! il n'est rien que pour lui je ne fisse.

M. FRANCALEU.

Vous êtes bien venu des Ministres ?

DAMIS.

Un Fat
Avoueroit que la Cour fait de lui quelque état;
Et passant du mensonge, à la sottise extrême,
En le faisant accroire, il le croiroit lui-même.

Mais je n'aime à tromper ni les autres ni moi.
Un Poëte, à la Cour, eſt de bien mince aloi.
Des ſuperfluités, il eſt la plus futile.
On court au néceſſaire; on y ſonge à l'utile:
Ou ſi, vers l'agréable, on panche quelquefois,
Nous ſommes éclipſez par le moindre minois;
Et là, comme autre part, les ſens entraînant l'homme,
Minerve eſt éconduite, & Vénus a la pomme.
Ainſi je n'oſerois vous promettre pour lui,
Sur un crédit ſi frêle, un bien ſolide appui.

M. FRANCALEU.

Ma parole, en ce cas, ſera donc mal gardée;
Car je comptois ſur vous, quand je l'ai haſardée.

DAMIS.

Et de quoi s'agit-il encor? Voyons un peu.

M. FRANCALEU.

Il veut faire enfermer un fripon de neveu;
Un libertin, qui s'eſt attiré ſa diſgrace,
En ne faiſant rien moins que ce qu'on veut qu'il faſſe.

DAMIS *vivement.*

Oh! je le ſervirai, ſi ce n'eſt que cela!
Et mon peu de crédit ira bien juſques-là.

M. FRANCALEU.

Non non, laiſſez! parbleu! j'admire ma ſottiſe!

Il fait quelques pas pour s'en aller.

DAMIS *l'arrêtant.*

Quoi donc?

M. FRANCALEU.

J'en vais charger quelqu'un dont je m'aviſe.

DAMIS.

Ah! gardez-vous-en bien, s'il vous plaît?

M. FRANCALEU.

Et pourquoi?

DAMIS.

Quand je vous dis qu'on peut s'en repoſer ſur moi!

M. FRANCALEU.

C'eſt qu'avec celui-ci, l'affaire ira plus vîte.

DAMIS.

Je ſerois très-fâché qu'il en eût le mérite.

M. FRANCALEU.

Songez donc que, ce ſoir, il aura mon billet;
Et que j'aurai demain la lettre de cachet.

DAMIS.

Mon Dieu! laiſſez-moi faire! ayez cette indulgence.

M. FRANCALEU.

Mais vous ne ferez pas la même diligence?

DAMIS.

Plus grande encor.

M. FRANCALEU.

Oh non ?

DAMIS.

Que direz-vous pourtant,
Si votre homme, ce ſoir, ce ſoir même, eſt content ?

M. FRANCALEU.

Ce ſoir ! ah ! ſur ce pié, je n'ai plus rien à dire.
Mais comment ce tems-là pourra-t'il lui ſuffire ?

DAMIS.

Je ne vous promets rien par-delà mon pouvoir.

M. FRANCALEU.

Vous promettez pourtant beaucoup.

DAMIS.

Vous allez voir.
Mais, Monſieur, on diroit, à cette ardeur extrême,
Qu'à ce pauvre neveu vous en voulez vous-même.

M. FRANCALEU.

Sans doute : & j'ai raiſon. L'oncle me fait pitié.
Et tout mauvais ſujet mérite inimitié.
Tenez ! J'ai toujours eu l'amour de l'ordre en tête.
Vous menés, par exemple, un train de vie honnête,
Vous ; cela fait plaiſir, mais n'étonnera pas :
Car vous me fréquentez, & vous ſuivez mes pas.
Des travers du jeune homme, un fou ſera la cauſe.
Auſſi l'ordre du Roi, pour le bien de la choſe,
Devroit faire enfermer, avec le libertin,
Tel, chez qui l'on ſçaura qu'il eſt ſoir & matin.
Vous riez ! mais je parle en Pere de famille.

SCENE V.

M. FRANCALEU, DAMIS, LISETTE.

M. FRANCALEU.

QUE viens-tu m'annoncer ?

LISETTE.

Que je me déshabille.

M. FRANCALEU.

Quoi la Piéce.——

LISETTE.

Eſt au croc une ſeconde fois.

M. FRANCALEU.

Faute d'Acteurs?

LISETTE.

Tantôt, il n'en manquoit que trois;
Mais, ma foi, maintenant c'eſt bien une autre hiſtoire.

M. FRANCALEU.

Quoi donc?

LISETTE.

Vous n'avez plus d'Acteurs, ni d'Auditoire.

M. FRANCALEU.

Que dis-tu?

LISETTE.

Tout défile & vole vers Paris.

M. FRANCALEU.

Déſertion totale!

LISETTE.

Oui, pour avoir appris
Que ce ſoir, on y joue une Piéce nouvelle,
Dont le titre les pique, & les met en cervelle.

M. FRANCALEU.

Ah! j'en ſuis!

LISETTE.

L'heure preſſe; & tous ont décampé,
Comptant ſe retrouver ici, pour le ſoupé.

DAMIS.

Quelle rage! à quoi bon cette bruſque ſortie?
Comme s'ils n'euſſent pû remettre la partie.

M. FRANCALEU.

Non. Le ſort d'une Piéce eſt il en notre main?
Nous en voyons mourir du ſoir au lendemain.
Celle-ci peut n'avoir qu'une heure ou deux à vivre.
Si nous la voulons voir; ſongeons donc à les ſuivre.
Venez.

DAMIS.

J'augure mieux de la Piéce, que vous.
D'ailleurs, ce qui ſe vient de conclure entre nous.
De ſoins très-ſérieux, remplira ma ſoirée.

M. FRANCALEU.

Adieu donc. Demeurez, Monſieur de l'Empirée.
Votre refus fait place à Monſieur Baliveau,
Qui, dans l'Art du Théâtre, étant encor nouveau,
Ne ſera pas fâché qu'on le méne à l'école.
Qui plus eſt, ſon Neveu l'occupe & le déſole:
Et la Piéce nouvelle eſt un amuſement,
Qui pourra le lui faire oublier, un moment. *Il s'en va.*

DAMIS *à part.*

Ouida, c'eſt bien s'y prendre.

SCENE VI.

DAMIS, LISETTE.

LISETTE *à part, ayant examiné Damis attentivement durant le cours de la Scene précédente.*

Un peu de hardiſſe ?
Ce homme-ci, je crois, eſt l'Auteur de la Piéce !
Faiſons qu'il ſe trahiſſe ; il en eſt un moyen.
(*haut.*) Vous riſqués en tardant, de ne trouver plus rien.
Monſieur raiſonnoit juſte ; & votre attente eſt vaine ;
Car la Piéce eſt mauvaiſe ; & ſa chute eſt certaine.

DAMIS.

Certaine !

LISETTE.

Oui, cet arrêt dût-il vous chagriner.

DAMIS.

Mademoiſelle a donc le don de deviner ?

LISETTE.

Non ; mais c'eſt ce que mande un Connoiſſeur en titre,
Dont le goût n'a jamais erré ſur ce chapitre.

DAMIS.

Et ce grand Connoiſſeur dont le goût eſt ſi fin ?

LISETTE.

Ne croit pas que la Piéce aille juſqu'à la fin.

DAMIS.

Je voudrois bien ſçavoir ſur quelle conjecture.

LISETTE.

Sur ce qu'hier, chez lui, l'Auteur en fit lecture.

DAMIS.

Chez lui ! l'Auteur ! Hier !

LISETTE.

Oui. Qu'a donc ce diſcours.——

DAMIS *à part.*

Je ne ſuis pas ſorti d'ici, depuis huit jours.

LISETTE *à part.*

Je le tiens.

DAMIS.

C'eſt Alcippe ! oh ! c'eſt lui, je le gage.
Nouvelliſte effronté, ſuffiſant Perſonnage,
Qui raiſonne au hazard, de nous & de nos vers.
Et pour, ou contre Nous, prévient tous l'Univers.
Cela ſçait ſes Foyers, ſa Ville, ſes Provinces,

Ses intrigues de Cour, ſon Cabinet des Princes;
Péſe ou régle à ſon gré les plus grands intérêts,
Et croit ſes viſions d'immuables arrêts.
Préſent, paſſé, futur; tout eſt de ſa portée.
Le livre de deſtins s'emplit, ſous ſa dictée.
Rien ne doit arriver que ce qu'il a prédit:
Et l'événement ſeul toujours le contredit.
(*à Liſette.*) Et n'a-t'il pas pouſſé l'impertinence extrême,
Juſqu'à nommer l'Auteur?

LISETTE.

Non, Monſieur; c'eſt vous-même,
Qui venés de tout dire, & de vous déceler.
Alcippe, en tout ceci, n'a rien à démêler.
Moi ſeule je mentois: & je m'en remercie;
Vû le plaiſir que j'ai de me voir éclaircie. *Elle veut s'en aller.*

DAMIS *la retenant.*

Liſette!

LISETTE.

Hé bien?

DAMIS.

De grace!.-- Etourdi que je ſuis!

LISETTE.

Que voulez-vous de moi?

DAMIS.

Du ſecret.

LISETTE.

Je ne puis.

DAMIS.

Quelques jours ſeulement!

LISETTE.

Cela n'eſt pas poſſible.

DAMIS.

Eh! ne me faites pas ce déplaiſir ſenſible!
Laiſſez-moi recevoir un encens qui ſoit pur,
En cas de réuſſite, ainſi que j'en ſuis ſûr.

LISETTE.

J'imagine un marché dont l'eſpece eſt plaiſante.
D'un ſecret tout entier la charge eſt trop peſante.
Partageons celui-ci par la belle moitié.
Tenez, ſi vous tombés, je parle ſans pitié.
Si vous réuſſiſſés, je conſens de me taire.
Voilà, pour vous ſervir, tout ce que je puis faire.

DAMIS.

Et je n'en veux pas plus; car je réuſſirai.

LISETTE.

Oh bien, en ce cas-là, Monſieur, je me tairai.
Dorante paroît au fond du Théâtre, d'où il les voit & les écoute.

DAMIS *baiſant les mains de Liſette.*
Avec cette promeſſe, où mon eſpoir ſe fonde,
Je vous laiſſe, & m'en vais le plus content du monde. *Il ſort.*

SCENE VII.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE *bas ayant apperçû Dorante, & lui tournant bruſquement le dos.*
LE Jaloux nous ſurprend; le voilà furieux;
Car je paſſe, à coup ſûr, pour Lucile, à ſes yeux.

DORANTE *ſans approcher.*
Avec cette promeſſe, où mon eſpoir ſe fonde,
Je vous laiſſe, & m'en vais le plus content du monde.
Madame on n'aura pas de peine à concevoir,
Quelle étoit la promeſſe, & quel eſt cet eſpoir.
Mais ce que l'on auroit de la peine à comprendre,
C'eſt que cette promeſſe eſt ſi douce & ſi tendre,
Reçûë à la même heure, & preſque au même lieu,
Mot à mot, dans ma bouche, ait mis le même adieu.
Il faut vous en faire un de plus longue durée,
Et dont vous vous teniez un peu moins honorée.
Adieu, Madame, Adieu! Ne vous flattés jamais,
Que je vous aye aimée autant que je vous hais!
Il fait quelque pas pour s'en aller.

LISETTE *bas.*
Donnons-nous, à notre aiſe, ici la comédie.
Car il va revenir.
Elle s'aſſied au-devant & à l'un des coins du Théâtre, en face du Parterre, ſe cachant le viſage avec ſon éventail, du côté par où Dorante peut l'aborder.

DORANTE *croyant voir dans cette attitude, l'embarras d'une perſonne confonduë.*
Monſtre de perfidie!
A votre âge! paſſer ſans pudeur, ſans égard,
Des mains de la Nature, à ce comble de l'Art.
M'avoir peint ce Rival comme le moins à craindre!
M'avoir perſuadé, preſque au point de le plaindre!
Qu'avez-vous prétendu par cette trahiſon?
Pourquoi d'un vain eſpoir y mêler le poiſon?
Me venir étaler d'obligeantes allarmes?
Me dire, en paroiſſant prête à verſer des larmes:
Dorante! ou je fléchis mon Pere! ou de mes jours,
A l'azile où j'étois, je conſacre le cours!

Quels étoient vos deſſeins ? répondez moi, cruelle !
Ne les dois-je imputer qu'à l'orgueil d'une belle,
Qui jalouſe des droits d'un éclat peu commun,
Veut gagner tous les cœurs, & n'en veut perdre aucun ?
Ce reproche fût-il le ſeul que j'euſſe à faire !
Mais, hélas ! malgré moi, la vérité m'éclaire.
Ce Rival, dès long-tems, eſt le Rival aimé.
C'eſt pour lui que j'ai vû votre front allarmé ;
Et quand vons me diſiez que j'en étois la cauſe,
Quand vous promettiez plus que l'amour même n'oſe,
C'eſt que de votre Amant vous protégiez les jours ;
Et vouliez ralentir la vengeance où je cours.
Oui, j'y vole ! On ne l'a tantôt que differée ;
Et ma rage, à vos yeux, l'auroit déja tirée ;
J'attaquois de nouveau le traître, en arrivant ;
Si je n'euſſe voulu jouir auparavant ;
De la confuſion qui vous ferme la bouche !
Que ma plainte à préſent vous révolte ou vous touche !
Repentez-vous, ou non, de m'avoir outragé !
Vous ne me verrez plus, que mort, ou que vengé !

LISETTE *effrayée.*

Dorante !

DORANTE.

Je m'arrête au cri de l'Infidelle !
Elle tremble, il eſt vrai : mais pour qui tremble-t'elle ?
N'importe : Je l'adore ; Ecoutons-la. Parlés.

Il revient & reſte encore à quelque diſtance d'elle.

Je veux encor, je veux tout ce que vous voulez.
Rejettons le paſſé ſur l'inexpérience :
Et rédemandez-moi toute ma confiance.
Un regard, un ſeul mot n'a qu'à vous échapper ;
Mon cœur vous aidera lui-même à me tromper.
Ah, Lucile ! Ai-je pû ſi-tôt perdre le votre ?
Vous me haïſſez !

LISETTE *avec une voix enfantine & dolente.*

Non.

DORANTE.

Vous en aimés un autre ?

LISETTE.

Hé non !

DORANTE.

Vous m'aimez donc ?

LISETTE.

Oui.

DORANTE.

M'y fierai-je ?

LISETTE.

Hélas!

DORANTE.

Hé bien, je ne veux plus douter! Ne sçai-je pas
Que l'infidélité, sur-tout dans la jeunesse,
Souvent est moins un crime au fond qu'une foiblesse,
Qui peut servir ensuite à vous en détourner,
Lorsque la notre va jusqu'à vous pardonner.

Il s'approche enfin d'elle tout transporté.

Je vous pardonne donc; & même vous excuse.
Lisette est contre moi; Lisette vous abuse;
Ce sont ici des coups qu'elle seule a conduits;
C'est elle qui me met dans l'état où je suis.

LISETTE.

Il est vrai.

DORANTE *se jettant à ses genoux, & lui prenant une main.*

C'est assez? Mon ame satisfaite.——

SCENE VIII.

LUCILE, DORANTE, LISETTE.

LUCILE *au fond du Théâtre.*

VEillai-je ou non? Dorante aux genoux de Lisette!

LISETTE *baissant l'évantail & se levant.*

Lui-même: & qui me fait fort joliment sa cour.
On vous prend sur le fait, Monsieur, à votre tour.
Songez à bien jouer le rôle que je quitte;
Car vous nous voyez deux que votre faute irrite.
Enfin concevez-vous combien vous vous trompiez?

DORANTE.

Je croyois en effet, Madame, être à vos pieds.
Son habit m'a fait faire une lourde bévûë.

LISETTE.

Madame, vous plaît-il que je vous restitue
Les fleurettes qu'avant d'embrasser mes genoux,
Monsieur me débitoit, croyant parler à vous?
N'en déplaise à l'amour si doux dans ses peintures,
Je vous restituerois un beau torrent d'injures.

DORANTE.

Eh! quel autre à ma place eût pû se contenir?

LISETTE.

Je vous devois cela, Monsieur, pour vous punir.

LUCILE.

Eh quoi, Dorante, après mille & mille aſſurances,
Qui, tout-à-l'heure encor, paſſoient vos eſperances,
Le reproche & l'injure aigriſſoient vos diſcours?
Et ſur le ton plaintif on vous trouve toujours?

DORANTE.

Avant que ſur ce ton vous le preniez vous-même,
Vous qui ſçavez, Madame, à quel point je vous aime,
Souffrez qu'on vous inſtruiſe; après quoi décidez
Si mes ſoupçons jaloux n'étoient pas bien fondez.
Je ſurprens mon Rival.——

LUCILE.

Oui, j'ai tort de me plaindre!
En effet, ma foibleſſe autoriſe à tout craindre:
Et l'aveu que j'ai fait trop naïf & trop prompt,
De votre défiance a mérité l'affront.
Mais vous trouverez bon, qu'en me faiſant juſtice,
Cette juſtice même auſſi nous déſuniſſe;
Et rompe entre nous deux un nœud mal aſſorti,
Dont jamais on ne s'eſt aſſez-tôt repenti.

DORANTE.

Ecoutons-nous, de grace! Encore un coup, Madame,
Bien loin qu'en tout ceci je mérite le blâme,
Croyez, ſi j'euſſe pû ne me pas allarmer;
Que je ne ſerois pas digne de vous aimer.
Je viens, je vois, j'entends.——

LUCILE.

Depuis quand, je vous prie,
N'eſt-on digne d'aimer qu'autant qu'on ſe défie?
Ainſi l'amour jamais doit n'être ſatisfait?
Et le plus ſoupçonneux eſt donc le plus parfait?
Juſte ſujet pour moi de crainte & de rupture!
Vos vers m'en avoient fait toute une autre peinture.
J'aime trop mon repos pour le perdre à ce prix;
Et ne jugerai plus des gens par leurs Ecrits.

DORANTE.

Mais ayez la bonté.——

LUCILE.

Ma bonté m'a trahie!
Vous feriez, je le vois, le malheur de ma vie.
Je ne recueillirois de mes ſoins les plus doux,
Que l'éclat ſcandaleux des fureurs d'un jaloux.
Que n'ai-je conſervé, prévoyante & ſoumiſe,
L'inſenſibileté que je m'étois promiſe!
Liſette! je t'ai cruë; & toi ſeule, tu m'as.——

LISETTE *à Dorante, voyant pleurer Lucile.*

N'avez-vous point de honte?

DORANTE-

DORANTE.

Eh ! ne m'accable pas :
Tu ſçais mon innocence. appaiſez vos allarmes,
Lucile, retenez ces précieuſes larmes !
C'eſt mon injuſte amour qui les a fait couler ;
C'eſt lui qui toutefois, pour moi, doit vous parler.
L'amour eſt défiant, quand l'amour eſt extrême.

LUCILE.

S'il ſe faut quelquefois défier, quand on aime,
C'eſt de tout ce qui peut, dans le cœur allarmé,
Soulever des ſoupçons contre l'objet aimé.
Je tiens, vous le ſçavez, cette ſage maxime,
De ces vers qui vous ont mérité mon eſtime ;
De votre propre Idile, ouvrage ſéducteur,
Où votre eſprit ſe montre. & non pas votre cœur.

DORANTE.

Ni l'un ni l'autre. Il faut qu'enfin je le confeſſe,
Madame, & que je céde au remords qui me preſſe.
Du moins, vous concevrez, après un tel aveu,
Pourquoi tout mon bonheur me raſſure ſi peu.
C'eſt que je ne jouis qu'à titre illégitime :
C'eſt que tous ces Ecrits, ſource de votre eſtime,
Vous venoient par mes ſoins, mais ne ſont pas de moi.

LUCILE.

Ils ne ſont pas de vous ?

DORANTE.

Non.

LISETTE.

Le ſot homme !

LUCILE.

Quoi ?

DORANTE.

Laiſſant lire, il eſt vrai, dans le fond de mon ame,
J'inſpirois le Poëte en lui peignant ma flame.
Que ſon Art à mon gré s'y prenoit foiblement !
Et que le bel eſprit eſt loin du ſentiment ?
Mais cet Art vous amuſe ; il a fallu vous plaire,
Laiſſer dire des riens, ſentir mieux, & ſe taire.
N'eſt-ce donc qu'à l'eſprit que votre cœur eſt dû ?
Et ma ſincerité m'auroit-elle perdu ?

LUCILE.

Votre ſincerité mérite qu'on vous aime,
Dorante, auſſi pour vous je ſuis toujours la même.
Tel eſt enfin l'effet de ces vers que j'ai lûs :
J'étois indifferente, & je ne la ſuis plus ;
Et je ſens que ſans vous je le ſerois encore.

DORANTE.

Vous ne vous plaindrez plus d'un cœur qui vous adore,
Où vous établiſſez la paix & le bonheur;
Et qui commence enfin d'en goûter la douceur.

LISETTE.

Treve de beaux diſcours : il eſt tems que j'y penſe.
De par Monſieur, expreſſe & nouvelle défenſe
De ſouffrir que jamais vous oſiez nous parler.

DORANTE.

Il aura ſçu mon nom!

LUCILE.

Ah! tu me fais trembler.

LISETTE.

Et même ici quelqu'un peut-être nous épie;
Séparez-vous : Rentrez; Madame, je vous prie.
Nous allons concerter un projet important.

DORANTE.

Raſſurez-moi d'un mot encore en me quittant :
Ou déja mon eſpoir eſt tout prêt à s'éteindre.

LUCILE.

De vos Rivaux du moins vous n'avez rien à craindre.
Mon pere pourra bien, en ce commun danger,
Déſaprouver mon choix; mais jamais le changer.

SCENE IX.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE.

QUELQU'UN m'a deſſervi près de lui, je parie.

LISETTE.

Eh! ne vous en prenez qu'à votre étourderie,
Et ſur tout au mépris dont vous avez heurté
La rage qu'il avoit tantôt d'être écouté.

DORANTE.

Oui, j'ai tort, je l'avoüe; à préſent il peut lire.
Je l'écoute; ou plutôt, ſans cela, je l'admire :
Et m'offre, en trouvant beau tout ce qui lui plaira,
De me couper la gorge avec qui le niera.

LISETTE.

Ce n'eſt pas maintenant votre plus grande affaire.
Songez à profiter d'un avis ſalutaire.
Pourriez-vous nous trouver, de ces Perturbateurs
Du repos du Parterre & des pauvres Auteurs,

Contre les Nouveautés ſignalant leurs proüeſſes,
Et ſe faiſant un jeu de la chûte des Piéces ?

DORANTE.

Que diable en veux-tu faire ? Oui vraiment, j'en connois.

LISETTE.

Courez les ameûter, pour aller aux Français,
Sur ce qui s'y joüera faire éclater l'orage.
La Piéce eſt de l'Auteur qui vous fait tant d'ombrage.
Le pere de Lucile y vient d'aller.——

DORANTE.

Tu veux.——

LISETTE.

Ah ! j'en ſerois d'avis ! faites le ſcrupuleux !
Damis ne l'eſt pas tant, lui, car à votre pere
Il a de votre amour écrit tout le myſtere.
Ce n'aura pas été pour vous ſervir, je crois.
Et vous le voudriez ménager ? Et ſur quoi ?
Le plaiſant intérêt, pour balancer les votres !
Une Piéce tombée, il en renaît mille autres.
Mais Lucile perduë, où ſera votre eſpoir ?
Monſieur de Francaleu, vous dis-je, va la voir.
Il n'a déja que trop ce bel Auteur en tête.
S'il le voit triompher, c'eſt fait, rien ne l'arrête :
Il lui donne ſa fille ; & croiroit aujourd'hui
S'allier à la gloire, en s'alliant à lui.

DORANTE.

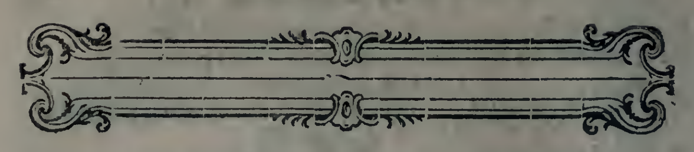
Ah ! tu me fais frémir : & des tranſes pareilles
Me livrent en aveugle à ce que tu conſeilles.

SCENE X.

LISETTE *ſeule.*

AH, ah, Monſieur l'Auteur ! avec votre air humain,
Vous endormez les gens ; vous écrivez ſous main ;
Vous avez du manége ; & votre eſprit ſuperbe
Croit déja ſous le pied nous avoir coupé l'herbe !
Un bon coup de ſiflet va vous être lâché,
Et vous ſçavez alors quel eſt notre marché.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

DAMIS *seul.*

JE ne me connois plus, aux transports qui m'agitent.
En tous lieux, sans dessein, mes pas se précipitent.
Le noir préssentiment, le repentir, l'effroi,
Les présages fâcheux volent autour de moi.
Je ne suis plus le même enfin, depuis deux heures.
Ma Piéce auparavant me sembloit des meilleures:
Je n'y vois maintenant que d'horribles défauts.
Du foible, du clincant, de l'obscur & du faux.
De-là, plus d'une image annonçant l'infamie!
La critique éveillée; une loge endormie;
Le reste, de fatigue & d'ennui harassé;
Le Soufleur étourdi; l'Acteur embarrassé;
Le Théâtre distrait; le Parterre en balance,
Tantôt bruyant, tantôt dans un profond silence;
Mille autres visions, qui toutes dans mon cœur
Font naître également le trouble & la terreur.
Voici l'heure fatale où l'arrêt se prononce!
Je séche. Je me meurs. Quel métier! J'y renonce:
Quelque flateur que soit l'honneur que je poursuis,
Est-ce un équivalent aux horreurs où je suis?
Il n'est force, courage, ardeur qui n'y succombe.
Car enfin, c'en est fait; je péris si je tombe.
Où me cacher? Où fuir! Et par où désarmer
L'honnête oncle qui vient pour me faire enfermer?
Quelle Egide opposer aux traits de la Satyre?
Comment paroître aux yeux de celle à qui j'aspire?
De quel front, à quel titre, oserois-je m'offrir,
Moi, misérable Auteur, qu'on viendroit de flétrir?

(Il se tait quelque-tems, & se promene à grands pas comme um homme extrêmement agité.)

Mais mon incertitude est mon plus grand supplice.
Je supporterai tout, pourvû qu'elle finisse.

Chaque inſtant qui s'écoule, empoiſonnant ſon cours,
Abrege au moins d'un an, le nombre de mes jours.

SCENE II.

M. FRANCALEU, M. BALIVEAU, DAMIS.

M. FRANCALEU *à Damis.*

HÉ bien! une autre fois, malgré mes conjectures,
Vous fierez-vous encore à vos heureux augures,
Monſieur? J'avois donc tort, tantôt, de vous prêcher,
Que lorſqu'on veut tout voir, il faut ſe dépêcher?
Voilà pourtant! voilà! la nouveauté— flambée!

DAMIS *à part comme un homme bien ſoulagé.*

Et mon ſort décidé! Je reſpire. (*haut.*) Tombée?

M. FRANCALEU.

Tout-à-plat!

DAMIS.

Tout-à-plat!

M. FRANCALEU.

Oh! tout-à-plat.

DAMIS.

Tant pis!
C'eſt qu'ils auront joüé, comme des étourdis.

M. FRANCALEU.

Siflée, & refiflée!

DAMIS.

Et le méritoit-elle?

M. BALIVEAU.

Il ne faut pas douter que l'Auteur n'en appelle.
Le plus impertinent n'a jamais dit: J'ai tort.

M. FRANCALEU.

Celui-ci pourroit bien ne pas tomber d'accord,
Sans être, pour cela, taxé de ſuffiſance.
Car jamais le Public n'eut moins de complaiſance.
Comment veut-il juger d'une Piéce en effet
Au tintamare affreux qu'au Parterre on a fait?
Ah! nous avons bien vû des fureurs de cabale;
Mais jamais il n'en fût, ni n'en ſera d'égale.
La Piéce étoit venduë aux ſiflets aguerris
De tous les Etourneaux des Caffés de Paris.
Il en eſt venu fondre un eſſaim! Des nuées!
Cependant à travers les brocards, les huées,
Le carillon des toux, des nez, des paix-là, paix,
J'ai trouvé.——

M. BALIVEAU.

Ma foi, moi, j'ai trouvé tout mauvais.

M. FRANCALEU.

On en peut mieux juger, puiſque l'on s'en eſcrime.
Morbleu ! je le maintiens. J'ai trouvé-- telle rime.——
à Damis qui l'écoutoit avidement, & qui ne l'écoute plus.
Oui ; telle rime, digne elle ſeule, à mon gré,
De relever l'Auteur que l'on a dénigré.

M. BALIVEAU.

Tout ce que peut de mieux l'Auteur, avec ſa rime,
Ce ſera, s'il m'en croit, de garder l'anonyme ;
Et de n'exercer plus un talent ſuborneur,
Dont les productions lui font ſi peu d'honneur.

DAMIS.

C'eſt, s'il eût réüſſi, qu'il pourroit vous en croire ;
Et demeurer oiſif, au ſein de la victoire,
De peur qu'une démarche à de nouveaux lauriers
Ne portât quelque atteinte à l'éclat des premiers ;
Mais contre ſes rivaux, & leur noire malice,
Le parti qui lui reſte, eſt de rentrer en lice ;
Sans que jamais il ſonge à la déſemparer,
Qu'il ne les force eux-mêmes, à venir l'admirer.
Le Nocher, dans ſon art, s'inſtruit pendant l'orage.
Il n'y devient expert, qu'après plus d'un naufrage.
Notre ſort eſt pareil, dans le métier des vers :
Et pour y tromphер, il y faut des revers.

M. FRANCALEU.

C'eſt parler en Poëte ! en Héros ! en grand Homme !
(*à Baliveau.*) Vous êtes ſtupéfait ; ce trait-là vous aſſomme ?
Vivent les grands Eſprits, pour former les grands cœurs !
Mais cela n'appartient qu'à nous autres Auteurs.
(*à Damis.*) N'eſt-ce pas, mon Confrere ?

SCENE III.

M. BALIVEAU, M. FRANCALEU, DAMIS, MONDOR.

DAMIS *à Mondor qui le tire par la baſque du juſte-au-corps.*

HÉ bien ?

MONDOR *bas & d'un air conſterné.*

Je vous annonce.——

DAMIS.

Je ſçai, je ſçai. Ma lettre ?

MONDOR.

En voilà la réponſe.

DAMIS.

Laiſſe-nous. Je te ſuis, Meſſieurs, permettez-moi
D'aller décacheter à l'écart ; après quoi,
Je compte vous rejoindre : & laiſſant vers & proſe,
Nous nous entretiendrons, s'il vous plaît, d'autre choſe.

SCENE IV.

M. BALIVEAU, M. FRANCALEU.

M. BALIVEAU.

OUI : changeons de propos, & laiſſons tout cela.

M. FRANCALEU.

Si vous ſçaviez combien j'aime ce garçon-là.

M. BALIVEAU.

C'eſt qu'à ce que je vois, ſa marotte eſt la vôtre.

M. FRANCALEU.

C'eſt que cela jamais n'a rien dit comme un autre.

M. BALIVEAU.

Belle prérogative !

M. FRANCALEU.

Une Lice ! Un Nocher !
Comme nous n'allons droit, qu'à force de broncher !
Plaît-il ? vous l'entendiés ?

M. BALIVEAU.

Moi, non ; j'avois en tête,
La lettre de cachet, qui, dites-vous, eſt prête.

M. FRANCALEU.

Ce Jeune-homme n'eſt pas du commun des humains.
Les Grands-Seigneurs déja ſe l'arrachent des mains.

M. BALIVEAU.

J'enrage ! Revenons, de grace, à la promeſſe,
Dont vous m'avez flatté tantôt, pendant la Piéce.

M. FRANCALEU.

Vous parlés d'une Piéce ? Ah ! s'il en fait jamais,
Ce ſera de l'exquis ; c'eſt moi qui le promets ;
Et je défierois bien la cabale d'y mordre.

M. BALIVEAU.

Parlez ! Aurai-je enfin, n'aurai-je pas mon ordre ?

M. FRANCALEU.

Eh ! Tranquiliſez-vous ! Soyez ſûr de l'avoir.
Oui ; vous ſerez content, ce ſoir même ; ce ſoir !

C'eſt le terme qu'il prend. Votre affaire eſt certaine.
Et tenez, ſon retour va vous tirer de peine;
Car je gagerois bien que, tout en badinant,
L'ordre eſt dans le paquet qu'il ouvre maintenant.

M. BALIVEAU.

Qu'il ouvre maintenant! Qui!

M. FRANCALEU.

Celui qui nous quitte.

M. BALIVEAU.

Plaît-il?

M. FRANCALEU.

Etes-vous ſourd? Cet homme de mérite.

M. BALIVEAU.

Monſieur de l'Empirée?

M. FRANCALEU.

Et qui donc?

M. BALIVEAU.

Quoi? C'eſt lui;
Dont le zele pour moi, ſollicite aujourd'hui!

M. FRANCALEU.

Lui-même. Il a trouvé que vous joüiés en Maître!
Et votre Admirateur autant que l'on doit l'être,
Il veut vous enrôler, pour un mois, parmi nous.
Moi, le voyant d'humeur à tout faire pour vous,
J'ai dû le mettre au fait de ce qui vous intrigue;
Et des égaremens de votre enfant prodigue.
Il a, ſur cette affaire obligeamment pris feu,
Comme ſi c'eût été la ſienne propre.

M. BALIVEAU.

Adieu.

M. FRANCALEU *l'arrêtant.*

Comment donc?

M. BALIVEAU.

Vous avez opéré des prodiges!

M. FRANCALEU.

Monſieur le Capitoul, vous avez des vertiges!

M. BALIVEAU.

Eh! c'eſt vous qui, plutôt que mon neveu cent fois,
Mériteriez.-- Je ſuis le moins ſenſé des trois.
Serviteur?

M. FRANCALEU.

Mais encore! Entre amis, l'on s'explique.
Ne pourroit-on ſçavoir quelle mouche vous pique?
Quoi? Lorſque nons tenons.——

M. BALIVEAU.

Non! Nous ne tenons rien!
Puiſqu'il faut vous le dire; & cet homme de bien,

Au

Au mérite de qui, vous êtes si sensible,
Est le Pendard à qui j'en veux.

M. FRANCALEU.

Est-il possible ?

M. BALIVEAU.

Le voila ! Maintenant, soyez émerveillé
Du jeu de la surprise, où j'ai tantôt brillé.
Si j'eusse vû le Diable ! Elle eût été moins grande.

M. FRANCALEU.

Je vous en offre autant. A présent ! je demande,
Où vous prenez le mal que vous m'en avez dit.
Un Garçon studieux, de probité, d'esprit;
Beau feu, judiciaire ; en qui tout se rassemble;
Un Phœnix, un Trésor.——

M. BALIVEAU.

Un Fou qui vous ressemble !
Allez, vous méritez cette apostrophe-là.
De bonne foi, sied-il, à l'âge où vous voilà,
Fait pour moriginer la jeunesse étourdie,
Que par vous-même, au mal, elle soit enhardie ?
Et que l'Ecervelé, qui me brave aujourd'hui,
Au lieu d'un adversaire, en vous, trouve un appui ?
Il versifiera donc ! Le beau genre de vie !
Ne se rendre fameux, qu'à force de folie !
Etre, pour ainsi dire, un homme hors des rangs!
Et le Joüet titré des Petits & des Grands !
Examinez les Gens du métier qu'il embrasse.
La paresse, ou l'orgueil en ont produit la race.
Devant quelques oisifs, elle peut triompher;
Mais, en bonne police, on devroit l'étouffer.
Oui ! Comment souffre-t'on leurs licences extrêmes ?
Que font-ils pour l'Etat ? pour les leurs ? Pour eux-mêmes ?
De la Société véritables Frelons,
Chacun les y méprise ; & craint leurs aiguillons.
Damis eût figuré dans un poste honorable ;
Mais ce ne sera plus qu'un gueux, qu'un misérable,
A la perte duquel, en homme infatué,
Vous aurez eu l'honneur d'avoir contribué.
Félicitez-vous bien ! L'œuvre est très-méritoire !

M. FRANCALEU.

Oncle indigne à jamais, d'avoir part à la gloire
D'un neveu qui déja vous a trop honoré!
Sçavez-vous ce que c'est que tout ce long narré?
Préjugé populaire ! Esprit de Bourgeoisie,
De tout-tems, gendarmé contre la Poësie.
Mais apprenez de moi, qu'un Ouvrage d'éclat,
Anoblit bien autant que le Capitoulat.
Apprenez.——

M. BALIVEAU.

Apprenez de moi, qu'on ne voit guere
Les honneurs, en ce ſiécle, accueillir la miſere :
Et que la pauvreté, par qui tout s'avilit,
Dégrade quelquefois ; mais jamais n'anoblit.
Forgez-vous des plaiſirs de toutes les eſpéces.
On fait, comme on l'entend, quand on a vos richeſſes :
Mais lui, que voulez-vous qu'il devienne à la fin ?
Son partage aſſuré ; c'eſt la ſoif, & la faim.
Et, d'un œil ſatisfait, on veut que je le voye ?
Soit ! A vos viſions, je l'abandonne en proye !
Il peut ſe repoſer de ſes nobles deſtins,
Sur ceux qui, dites-vous, ſe l'arrachent des mains.
Qu'il périſſe ! Il eſt libre. Adieu !

M. FRANCALEU.

Je vous arrête,
En véritable ami, dont la réplique eſt prête :
Et vais vous faire voir, avec préciſion,
Que nous ne ſommes pas des gens à viſion.
Si j'admire, en Damis, un don qui vous irrite,
Votre chagrin me touche, autant que ſon mérite ;
Afin donc que ſon ſort ne vous allarme plus,
Je lui donne ma fille, avec cent mille écus.

M. BALIVEAU.

Qu'entens-je ?

M. FRANCALEU.

Aſſurément, c'eſt n'être pas à plaindre ;
Car elle a de l'eſprit, eſt belle, faite à peindre.
Holà : Quelqu'un. Vous-même en jugerez ainſi. *à ſon Valet.*
Que l'on cherche Lucile, & qu'elle vienne ici. *à part.*
Auſſi-bien elle héſite, & rien ne ſe décide. *à M. Baliveau.*
Qu'eſt-ce ? vous molliſſez ? votre front ſe déride ?
Vous paroiſſez ému ?

M. BALIVEAU.

Je le ſuis en effet.
Vous êtes un ami bien rare & bien parfait !
Un procédé ſi noble eſt-il imaginable !
Ne me trouvez donc pas, au fond ſi condamnable.
Nous perçons l'avenir, ainſi que nous pouvons ;
Et ſur le train des Mœurs du ſiécle où nous vivons.
Quand à faire des vers un jeune eſprit s'adonne,
Même en l'applaudiſſant, je vois qu'on l'abandonne.
Damis de ce côté ſe porte avec chaleur,
Et je ne lui pouvois pardonner ſon malheur ;
Mais dès que d'un tel choix votre bonté l'honore.——

SCENE V.

M. BALIVEAU, M. FRANCALEU, DAMIS.

M. FRANCALEU, *à Damis.*

VENEZ, venez, Monſieur : Une autre fois encore
Vous ſerez à la Cour notre Solliciteur.
Vous vous flatiez, ce ſoir, de contenter Monſieur.

DAMIS *à Baliveau.*

M'avez-vous trahi ?

M. BALIVEAU.

Non. Qu'entre nous tout s'oublie,
Damis. Voici quelqu'un qui nous reconcilie ;
Qui ſignale à tel point ſon amitié pour nous,
Qu'il s'aquiert à jamais les droits que j'eus ſur vous.
Monſieur vous fait l'honneur de vous choiſir pour gendre.
voyant Damis interdit.
Ainſi que moi, la choſe a lieu de vous ſurprendre :
Car de quelques talens dont vous fuſſiez pourvû,
Nous n'oſions eſperer ce bonheur imprévû.
Mais la joye auroit dû, ſupendant ſa puiſſance,
Avoir déja fait place à la reconnoiſſance.
Tombez donc aux genoux de votre Bienfaiteur.

DAMIS, *d'un air embarraſſé.*

Mon oncle.——

M. BALIVEAU.

Hé bien ?

DAMIS.

Je ſuis.——

M. FRANCALEU.

Quoi ?

DAMIS.

L'humble adorateur
Des graces de l'eſprit, des vertus de Lucile ;
Mais de tant de bontes l'excès éſt inutile,
Rien ne doit l'emporter ſur la foi des ſermens ;
Et j'ai pris, en un mot, d'autres engagemens.

M. FRANCALEU.

Ha !

M. BALIVEAU.

Le voilà cet homme au-deſſus du Vulgaire,
Dont vous vantiez l'eſprit & la judiciaire,
Qui tout-à-l'heure étoit un phœnix, un tréſor ?

Hé bien ! de ces beaux noms le nommez-vous encor ?
Va, maudit ſoit l'inſtant où mon malheureux frere
M'embarraſſa d'un monſtre en devenant ton pere.

SCENE VI.

M. FRANCALEU, DAMIS.

M. FRANCALEU.

MONSIEUR, la Poëſie a ſes licences. Mais
Celle-ci paſſe un peu les bornes que j'y mets.
Et votre Oncle, entre nous, n'a pas tort de ſe plaindre.

DAMIS.

Les inclinations ne ſçauroient ſe contraindre.
Je ſuis fâché de voir mon oncle mécontent ;
Mais vous-même, à ma place, en auriez fait autant ;
Car je vous ai ſurpris, loüant celle que j'aime,
A la loüer en homme épris plus que moi-même ;
Et dont le ſentiment ſur le mien renchérit.

M. FRANCALEU.

Comment ! La connoîtrois-je ?

DAMIS.

Oui ? du moins ſon eſprit.
Grace à l'heureux talent dont l'orna la nature !
Il eſt connu par tout où ſe lit le Mercure.
C'eſt là, que ſous les yeux de nos Lecteurs jaloux,
L'Amour, entr'elle & moi, forma des nœuds ſi doux.

M. FRANCALEU.

Quoi ! ce ſeroit ?-- Quoi !-- C'eſt-- la Muſe originale,
Qui de ſes impromptus tous les mois nous régale ?

DAMIS.

Je ne m'en cache plus.

M. FRANCALEU.

Ce Bel-eſprit ſans pair ?

DAMIS.

Hé, oui !

M. FRANCALEU.

Meriadec, de Kerſic-- de Quimper.——

DAMIS.

En Bretagne ! elle-même ! Il faut être équitable.
Avouez maintenant ; rien eſt-il plus ſortable ?

M. FRANCALEU.

Embraſſez-moi.

DAMIS.

De quoi riez-vous donc ſi haut?

M. FRANCALEU.

Du pauvre oncle, qui s'eſt effarouché trop tôt;
Mais nous l'appaiſerons; rien n'eſt gâté.

DAMIS.

Sans doute.
Il ſortira d'erreur, pour peu qu'il nous écoute.

M. FRANCALEU.

Oh! c'eſt vous, qui, pour peu que vous nous écoutiez,
Laiſſerez, s'il vous plaît, l'erreur où vous étiez.

DAMIS.

Qu'elle erreur! Qu'inſinuë un pareil verbiage?

M. FRANCALEU.

Que vous comptez en vain faire ce mariage.

DAMIS.

Ah! vous aurez beau dire.

M. FRANCALEU.

Et vous beau proteſter.

DAMIS.

Je l'ai mis dans ma tête.

M. FRANCALEU.

Il faudra l'en ôter.

DAMIS.

Parbleu non.

M. FRANCALEU.

Parbleu ſi: Parions.

DAMIS.

Bagatelle.

M. FRANCALEU.

La perſonne pourroit, par exemple, être telle.——

DAMIS.

Telle qu'il vous plaira: ſuffit qu'elle ait un nom.

M. FRANCALEU.

Mais laiſſez dire un mot, & vous verrez que non.

DAMIS.

Rien, rien.

M. FRANCALEU.

Sans la chercher ſi loin.——

DAMIS.

J'yrois à Rome.

M. FRANCALEU.

Quoi faire?

DAMIS.

J'ai promis; j'épouſerai.

M. FRANCALEU.

Quel homme!

DAMIS.

Et tout en vous quittant, j'y vais tout diſpoſer.

M. FRANCALEU.

Oh! diſpoſez-vous donc, Monſieur, à m'épouſer.
A m'épouſer, vous dis-je: Oui, moi, moi, C'eſt moi-même,
Qui ſuis le bel objet de votre amour extrême.

DAMIS.

Vous ne plaiſantez point?

M. FRANCALEU.

Non; mais en vérité,
J'ai bien à vos dépens juſqu'ici plaiſanté:
Quand ſous le maſque heureux qui vous donnoit le change.
Je vous faiſois chanter des vers à ma louange.
Voilà de vos arrêts, Meſſieurs les gens de goût!
L'Ouvrage eſt peu de choſe, & le ſeul nom fait tout.
Oh ça, laiſſons donc là ce bruleſque hymenée.
Je vous remets la foi que vous m'aviez donnée.
Ne ſongeons déſormais qu'à vous dédommager
De la faute, où ce jeu vient de vous engager.
Je vous fais perdre un oncle, & je dois vous le rendre.
Pour cela, je perſiſte à vous nommer un gendre.
Ma fille, en cas pareil, me vaudra bien, je croi;
Et n'eſt pas un parti moins ſortable que moi.
Tenez, lui pourriez-vous refuſer quelque eſtime?

DAMIS *bas.*

Ah! Liſette la ſuit! Malheur à l'Anonime!

SCENE VII.

M. FRANCALEU, DAMIS, LUCILE, LISETTE.

M. FRANCALEU.

MIGNONNE, venez-çà! Vous voyez devant vous,
Celui dont j'ai fait choix pour être votre Epoux.
Ses talens.——

LISETTE.

Ses talens! C'eſt où je vous arrête.——

M. FRANCALEU.

Qu'on ſe taiſe!

LISETTE.

Apprenez?——

M. FRANCALEU.

Ne me romps pas la tête,

Coquine ! Tu crois donc que je ſois à ſentir
Que, tout le jour ici, tu n'as fait que mentir ?

DAMIS *bas à M. Francaleu.*

Faites qu'elle nous laiſſe un moment ; & pour cauſe.

M. FRANCALEU.

Vas-t'en.

LISETTE.

Qu'auparavant je vous diſe une choſe !

M. FRANCALEU.

Je ne veux rien entendre.

LISETTE.

Et moi, je veux parler.
Tenez ! voilà l'Auteur que l'on vient de ſifler.

DAMIS.

Maintenant, elle peut reſter.

M. FRANCALEU.

L'impertinente !

DAMIS.

A dit vrai.

LISETTE *à l'oreille de Lucile.*

Tenez bon ; je vais chercher Dorante. *Elle ſort.*

SCENE VIII.

M. FRANCALEU, DAMIS, LUCILE.

M. FRANCALEU.

Elle a dit vrai ;

DAMIS.

Très-vrai.

M. FRANCALEU.

La nouvelle, en ce cas,
M'étonne bien un peu ; mais ne me change pas.
Non, je n'en rabats rien de ma premiere eſtime :
Loin de là votre chute eſt ſi peu légitime,
Fait voir tant de Rivaux déchaînés contre vous,
Qu'elle prouve combien vous les ſurpaſſez tous.
Et ma Fille n'eſt pas non plus ſi mal habile.——

LUCILE.

Mon Pere.——

DAMIS.

Permettez, belle & jeune Lucile.——

LUCILE.

Permettez-moi, Monſieur, vous-même de parler.

Mon Pere, il n'eſt plus tems de rien diſſimuler.
D'un Pere, je le ſçai, l'autorité ſuprême,
Indique ce qu'il faut qu'on haïſſe ou qu'on aime;
Mais de ce droit jamais vous ne futes jaloux.
Aujourd'hui même encor vous vouliez, diſiez-vous,
Que par mon propre choix, je me rendiſſe heureuſe;
Vous vous en étiez fait une loi généreuſe:
Et c'eſt ainſi qu'un Pere eſt toujours adoré;
Et que moins il eſt craint, plus il eſt révéré
Vous m'avez ordonné ſur-tout d'être ſincere,
Et d'oſer là-deſſus m'expliquer ſans myſtere.
Mon devoir le veut donc, ainſi que mon repos.

M. FRANCALEU.

Au fait! (*bas*) J'augure mal de cet avant-propos.

LUCILE.

Parmi les jeunes gens que ce Lieu-ci raſſemble.——

M. FRANCALEU.

Ah! fort bien.

LUCILE.

Raſſurez votre fille qui tremble,
Et qui n'oſe qu'à peine embraſſer vos genoux.

M. FRANCALEU.

Vous penchiez pour quelqu'un; j'en ſuis fâché pour vous,
Pourquoi tardiez-vous tant à me le venir dire?

LUCILE.

C'eſt que celui vers qui ce doux penchant m'attire,
Eſt le ſeul juſtement que vous aviez exclus.

M. FRANCALEU.

Quoi? quand j'ai mes raiſons.——

LUCILE.

Vous ne les avez plus.
Son cœur à mon égard étoit ſelon le votre.
Vous craigniez qu'il ne fût dans les liens d'un autre:
Et jamais un ſoupçon ne fut ſi mal fondé.
Il m'adore & de moi près de vous ſecondé.——
Ah! je lis mon arrêt ſur votre front ſévére!
Hé bien! j'ai mérité toute votre colere!
Je n'ai pas contre moi fait d'aſſez grands efforts.
Mais eſt-ce donc avoir mérité mille morts?
Car enfin, c'eſt à quoi je ſerois condamnée,
S'il falloit à tout autre unir ma deſtinée.
Non! vous n'uſerez pas de tout votre pouvoir?
Mon Pere! accordons mieux mon cœur & mon devoir.
Arrachez-moi du monde, à qui j'étois renduë!
Hélas! il n'a brillé qu'un inſtant à ma vûë!
Je fermerai les yeux ſur ce qu'il a d'attraits.
Puiſſe le ciel m'y rendre inſenſible à jamais.

M. FRANCALEU

M. FRANCALEU.

La ſotte choſe en nous que l'amour paternelle !
Ne ſuis-je pas déja prêt à pleurer comme elle ?

DAMIS.

Eh ! laiſſez vous aller à ce doux mouvement,
Monſieur ! ayez pitié d'elle & de ſon amant.
Je ne vous rejoignois, après ma lettre lûë,
Que pour ſervir Dorante, à qui Lucile eſt dûë.
Laiſſez-là ma fortune & ne ſongez qu'à lui.

M. FRANCALEU.

Votre ennemi mortel qui vouloit aujourd'hui.——

DAMIS.

Souffrez que ma vengeance à cela ſe termine.

M. FRANCALEU.

Mais c'eſt le Fils d'un homme ardent à ma ruine !

DAMIS *lui remettant une lettre ouverte.*

Non : voilà qui met fin à vos inimitiés.

SCENE DERNIERE.

DORANTE, M. FRANCALEU, DAMIS, LUCILE.

DORANTE, *ſe jettant aux genoux de M. Francaleu.*

ECOUTEZ-MOI, Monſieur ! ou je meurs à vos pieds,
Après avoir percé le cœur de ce perfide !
Il eſt tems que je rompe un ſilence timide.
J'adore votre Fille. Arbitre de mon ſort,
Vous tenez en vos mains & ma vie & ma mort.
Prononcez. Et ſouffrez cependant que j'eſpere :
Un malheureux procès vous brouille avec mon Pere.
Mais vous futes amis : Il m'aime tendrement ;
Le procès finiroit par ſon déſiſtement.
Je cours donc me jetter à ſes pieds comme aux vôtres !
Faire à vos intérêts immoler tous les nôtres !
Vous réünir tous deux, tous deux vous émouvoir,
Ou me laiſſer aller à tout mon déſeſpoir ? (*à Damis.*)
D'une ou d'autre façon tu n'auras pas la gloire,
Traître, de couronner ta méchanteté noire,
Qui croit avoir ici diſpoſé tout pour toi ;
Et qui t'a fait écrire à Paris contre moi.

DAMIS

Enfin l'on s'entendra, malgré votre colere.
J'ai véritablement écrit à Monſieur votre Pere,
Dorante ; Mais je crois avoir fait ce qu'il faut.

Monſieur tient la reponſe ; & peut lire tout haut.

M. FRANCALEU *lit.*

Aux traits dont vous peignez la charmante Lucile,
Je ne ſuis pas ſurpris de l'amour de mon fils.
Par ſon Médiateur, il eſt des mieux ſervis ;
Et vous plaidez ſa cauſe, en Orateur habile.
La rigueur, il eſt vrai, ſeroit très-inutile ;
Et je défére à vos avis.
Reſte à lui faire avoir cette Beauté qu'il aime.
Il n'aura que trop mon aveu.
Celui de Monſieur Francaleu,
Puiſſe-t'il s'obtenir de même !
Parlez, preſſez, priez ! Je déſire, à l'excès,
Que ſa fille, aujourd'hui, termine nos procès ;
Entre nous deux, renouvelle à jamais
La vieille amitié de College.

METROPHILE.

(*à Dorante.*) Maîtreſſe, Amis, Parens, puiſque tout eſt pour vous ;
Aimez donc bien Lucile, & ſoyez ſon Epoux.

DORANTE.

Ah Monſieur ! (*baiſant la lettre*) ô mon pere ! (*à Lucile.*) enfin je vous poſſede.

DAMIS.

Sans en moins eſtimer l'Ami qui vous la cede ?

DORANTE.

Cher Damis ! Vous devez en effet m'en vouloir ;
Et vous voyez un homme.

DAMIS.

Heureux.

DORANTE.

Au déſeſpoir.
Je ſuis un monſtre ?

DAMIS.

Non ; mais en termes honnêtes,
Amoureux, & Français, voilà ce que vous êtes.

DORANTE.

Un Furieux ! Qui plein d'un ridicule effroi,
Tandis qu'il agiſſoit ſi noblement pour moi,
Impitoyablement, ai fait ſifler ſa Piéce.

DAMIS.

Quoi ?-- Mais je m'en prens moins à vous, qu'à la Traîtreſſe.
Qui vous a confié que j'en étois l'Auteur.
Je ſuis bien conſolé : J'ai fait votre bonheur.

DORANTE.

J'ai demain, pour ma part, cent places retenuës ;
Et veux, après demain, vous faire aller aux nuës.

DAMIS.

Non ! J'appelle en Auteur ſoumis, mais peu craintif,
Du Parterre en tumulte, au Parterre attentif.
Qu'un ſi frivole ſoin ne trouble pas la fête.
Ne ſongez qu'aux plaiſirs que l'Hymen vous apprête.
Vous, à qui cependant je conſacre mes jours,
MUSES ! tenez-moi lieu de fortune & d'amours.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

APPROBATION.

J'AI lû *la Métromanie*, par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier, & j'ai cru que le Public verroit l'impreſſion de cette Comédie avec autant de plaiſir qu'il a marqué d'empreſſement poûr les repréſentations. A Paris le 26 Février 1738.

Signé DE MONCRIF.

t of this booke in yͤ Bibliotheque Choisie Tom. 3. p. 250 -

